

Abstract

Les humains sont-ils nécessairement *hommes* ou *femmes* ? Le genre est-il naturellement congruent à ces deux catégories de sexes et donc *masculin* ou *féminin* ? Par le biais d'un atelier mensuel et d'un show composé de performances artistiques, les Drag Kings de Bruxelles (DKB) nous invitent à questionner les évidences et révèlent les mécanismes structurels du système hétéronormatif afin d'en dénoncer les effets délétères. Les DKB mettent en œuvre la déconstruction systématique de la norme de genre binaire et, parallèlement, travaillent à la reconstruction d'une société non sexiste grâce à l'élaboration d'une diversité des genres.

Merci à toutes les DKB
Merci à Mariane

Université Catholique de Louvain
Service de Santé Mentale Le Méridien
Certificat Santé Mentale en Contexte Social. Multiculturalité et précarité
2010

Du genre binaire aux genres pluriels : Les Drag Kings de Bruxelles

Mendels Flandre Emilie

1. Prolégomènes

Mon éducation m'a ouverte à une lecture critique du monde qui m'entoure. De ce fait, je suis fort sensible aux inégalités générées par notre société et me sens intimement concernée par les injustices économiques et l'exclusion sociale. Dès avant la fin de mes études de psychologie, je me suis questionné en particulier sur l'existence de personnes ou de groupes de personnes vivant dans l'impossibilité de s'inscrire au sein de l'ordre social. Mon intérêt ne porte pas sur les marges en tant que telles, mais en tant qu'elles révèlent les constructions normatives agissant dans la société. L'existence de personnes ou de groupes de personnes échappant à la norme, que ce soit en vertu d'un choix conscient ou de l'impossibilité de s'y inscrire, dévoile les mécanismes de la normativité. Il s'agit, en somme, de prendre appui sur les exceptions pour penser la règle.

En tant que psychologue, c'est-à-dire, en tant que professionnelle de la santé mentale, je suis censément apte à déterminer si une personne est *normale* ne l'est pas selon la définition courante de la *normalité* absence de pathologie¹. Cette opposition du normal et du pathologique recouvre une réalité idéologique complexe et il me semble fondamental de suspendre cette dichotomie afin de conférer aux sujets concernés le pouvoir de ne pas se soumettre à cette détermination.

Sans les identifier comme telles, je m'intéresse depuis longtemps aux questionnements féministes et aux réflexions liées à la question du genre. Dans ces domaines encore, ce sont les problématiques liées à la normalisation qui m'ont interpellées. Mon interrogation s'est précisée grâce à la rencontre d'une personne qui, au cours d'une conversation, m'a appris la signification du terme *queer*². Peu de temps après, dans un local occupé par un collectif queer bruxellois, je tombe sur la brochure de l'asbl Genres Pluriels (GPs) qui deviendra le centre de réflexion à partir duquel j'ai réalisé mon enquête de terrain. Certains termes retiennent mon attention: « intersexeS »³, « genre binaire », « genreS fluideS »⁴, « point de confort personnel », « dépsychiatisation ». La brochure annonce également que Gps cherche à réaliser des « *recherches théoriques, cliniques et de terrain sur les notions de genreS, genreS fluideS et intersexes au-delà des féminins et des masculins* ».

La rencontre organisée avec deux des membres fondateurs de l'asbl a confirmé mon désir de réaliser

1 Roland DORON, Françoise PAROT, *Dictionnaire de psychologie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1991, p.492.

2 Le terme *queer* est un « terme anglais signifiant « étrange », fréquemment utilisé comme insulte visant à stigmatiser les homosexuels ou toute autre catégorie de personne n'entrant pas dans la norme du genre. C'est par une opération de « retournement du stigmate » qu'avec ironie s'est créé un mouvement politique queer, à la fin des années 80 et au début des années 90, revendiquant un positionnement politique contestataire. Tout en considérant les identités comme non-essentielles, ce mouvement s'affirme par une revendication identitaire stratégique visant à faire des minorités et des identités sexuelles le lieu de contestations des normes dominantes ». Laure BERENI, Sébastien CHAUVIN, Alexandre JAUNAIT, Anne REVILLARD, *Introduction aux Gender Studies. Manuel des études sur le genre*, **Bruxelles, De Boeck, Collection « Ouvertures politiques », 2008**, .34.

3 Selon l'étude *Etre transgenre en Belgique. Un aperçu de la situation sociale et juridique des personnes transgenres*, 2009, réalisée par l'Institut pour l'égalité des femmes et des hommes (IEFH), le terme *intersexe* se réfère au « fait d'avoir un corps dont le sexe n'est pas clairement classifiable à l'aide des étiquettes 'mâle' ou 'femelle' », p.30. Ainsi, elles « remettent en question la polarité radicale des deux sexes. Elles peuvent à cet égard se considérer comme mâle, femelle, ou intersexuelles, choisissant ainsi de refuser la bicatégorisation de genre ». Laure BERENI & al., *Introduction aux Gender Studies, op.cit.*, p.25.

4 L'expression « genres fluides » est utilisée par GPs comme synonyme de « transgenre » et désigne « une personne dont le genre ne coïncide pas avec son sexe, c'est-à-dire une personne qui n'est pas forcément intersexuée mais qui a l'intime sentiment d'appartenir à un autre genre que celui que son corps laisserait supposer et pour qui cet intime sentiment est durable et n'est pas la conséquence de troubles psychiatriques. Est définie comme *transgenre* toute personne qui ne s'identifie pas totalement au rôle social culturellement assigné à son sexe, sans se croire pour autant atteinte d'un 'trouble d'identité de genre', ou d'un syndrome et qui se libère de toute croyance en des rôles sexués naturels et intangibles (cf. essentialisme) ». IEFH, *Etre transgenre en Belgique, op.cit.*, p.31.

mon enquête à partir de ce lieu, car elle a été l'occasion d'une prise de conscience toute personnelle. Je me suis souvenue alors qu'enfant déjà, la binarité sexuelle avait pour moi quelque chose de réducteur. Bien avant de pouvoir le formuler, j'avais été déconcertée par l'idée que le « genre humain » tout entier ne puisse se décliner qu'en termes de *masculin* ou *féminin*, rien de plus. Auprès de GPs, j'ai pu formuler et comprendre mieux ces questions tout en les articulant à la problématique du normal (catégories *femmes/hommes*) et du pathologique (personnes intersexes et transgenres ou *transsexuelles*, 'elles se reconnaissent dans le diagnostic psychiatrique de transsexualisme)⁵.

C'est en discutant avec les membres de GPs que j'ai appris l'existence des Drag Kings de Bruxelles (DKB). Je connaissais à peine l'existence des *drag kings*⁶, mais je connaissais bien les *drag queens* que j'assimilais alors à un phénomène exclusivement festif. J'apprends que les DKB organisent d'une part un atelier mensuel de déconstruction des normes sociales de genre binaire (le seul à Bruxelles) et d'autre part, forment un groupe de performeurs de shows drag king. Curieuse de voir comment et en quoi les DKB s'articulent à l'asbl GPs, je décide de partir à leur rencontre.

2. Rencontre avec les Drag Kings de Bruxelles

Au mois de septembre 2009, je me rends à mon premier atelier drag king. L'atelier se déroule tous les premiers vendredis du mois à la Maison Arc-en-Ciel⁷ (MAC) située dans une petite rue piétonnière du centre de Bruxelles, la rue du Marché au Charbon. Sur la porte de la MAC, un écriteau porte un message de bienvenue qui me fait sourire « *Yes, We're open (minded)* ». Puisqu'il est 20 heures, j'entre dans le petit café du rez-de-chaussée. Les murs mauve et orange sont couverts d'anciennes affiches de la Gay Pride⁸, et de photos. Des présentoirs proposent les brochures informatives des différentes associations LGBTQI (Lesbiennes-Gays-Bisexuels-Trans-Queer-Intersexes) qu'accueille la maison. Sur le plafond, est peint un grand arc-en-Ciel⁹. La personne qui s'occupe du bar m'invite à monter à l'étage. C'est dans un local au deuxième que se déroulent les ateliers. En haut d'un escalier en colimaçon, j'arrive dans une pièce peinte en blanc, avec de grandes fenêtres aux châssis et aux

5 Il apparaît qu'« une personne transgenre se distingue d'une personne transsexuelle en ce qu'elle n'a généralement pas recours à la chirurgie et revendique une identité « trans » en tant que telle, et non l'appartenance à une catégorie de sexe homogène ». Laure BERENI & al., *Introduction aux Gender Studies*, op.cit., p.28.

6 *Drag* signifie littéralement *travestissement*. Les drag kings sont des personnes (*hommes, femmes* ou autres selon leur autodétermination) qui revêtent des vêtements dits *masculins*.

7 La Maison Arc-en-Ciel accueille différentes associations, tant francophones que néerlandophones, LGBTQI (Lesbiennes, Gayes, Bisexuel(le)s, Transgenres, Queer, Intersexes) de la région de Bruxelles. Différentes associations – pas uniquement les LGBTQI – y organisent des activités et événements socioculturels. Il s'agit aussi d'un lieu de rencontre, d'échanges et d'informations pouvant constituer une aide dans la recherche d'une assistance juridique, sociale, psychologique ou médicale.

8 La Gay Pride ou *marche des fiertés* commémore annuellement les émeutes ayant eut lieu en 1969 à New York. Ces émeutes étaient une réponse de la clientèle gay et lesbienne à leur tentative d'arrestation par la police, en raison d'une loi qui interdisait le port des vêtements masculins par une personne du sexe féminin et vice versa. Ces émeutes, dont l'anniversaire se célèbre annuellement sous le nom de Gay Pride (« Pride » depuis 2010), marquent la naissance du mouvement lesbien, gay, bi et trans (LGBT) dont un des buts prioritaires concernait la suppression de l'homosexualité, la bisexualité et aujourd'hui, de la transsexualité, du Manuel Diagnostique et Statistique des troubles mentaux (DSM), qui fournit la nosologie définitive de l'Association américaine de psychiatrie (APA).

9 Le drapeau arc-en-ciel à huit couleurs est utilisé pour la première fois à l'occasion de la Gay Pride de 1978, à San Francisco. Il devient rapidement le symbole reconnu de la fierté gaie et lesbienne et de sa diversité, suite à ce qu'à l'occasion de la Gay Pride de 1979, l'artiste Baker demande à une compagnie de San Francisco (Paramount Flag Company) de produire des drapeaux arc-en-ciel en série. Certaines couleurs n'étant pas disponibles, le drapeau arc-en-ciel compte depuis lors six couleurs, représentant différents aspects de la communauté : le rouge pour la vie, l'orange pour le réconfort, le jaune pour le soleil, le vert pour la nature, le bleu pour l'art et le violet pour la spiritualité.

rideaux de couleur sombre. Je suis accueillie par Max Nisol, co-fondateur de l'asbl GPs¹⁰, fondateur de l'atelier et coordinateur des performeurs DKB. Sont présent dans la pièce d'autres drag kings qui co-animent l'atelier avec Max, ainsi que trois nouveaux participants.

Au centre de la pièce, une table ronde entourée de chaises. L'atelier du jour, dont le thème est « le monde de l'armée », se fait avec costumes et « make-up », c'est-à-dire, maquillage et constitution d'une barbe. Devant chaque place est disposé un petit miroir sur pied. Sur la table, deux grosses boîtes. L'une est remplie de maquillages : des crayons pour les yeux, des mascaras, des fards à paupières, des tubes de rouges à lèvres. L'autre contient plusieurs tubes de colle spécifique pour la peau, des ciseaux, ainsi que des mèches de cheveux de différentes couleurs. Dans le fond de la pièce, sont disposés sur une table différents uniformes militaires. On me propose de m'asseoir et on m'explique la démarche. Max me conseille : « *avant de commencer le make-up, c'est bien de prendre le temps de réfléchir au personnage que l'on veut créer, au type de barbe que l'on veut fabriquer. Cela peut aider de s'inspirer d'une personne que l'on connaît* ». Les habitués commencent déjà la confection de leur barbe. Je reste un instant perplexe face à cette situation inédite, mais grâce à l'intimité du lieu, je décide de me lancer. J'opte pour le bouc. Avec du maquillage, j'épaissi ensuite mes sourcils, je creuse les traits de mes joues. On appelle ça se *masculiniser*, se *kinger*. Je cherche enfin mon costume et choisis une chemise, une cravate et un béret. Une fois maquillés et costumés, les participants descendent l'escalier pour s'installer dans le café de la MAC. C'est l'occasion de boire un verre, de manger un morceau, mais aussi de constater les effets de notre nouvelle apparence.

Je porte une tenue d'*homme*, de militaire, et quelque chose a changé. Je constate que mon regard est transformé, je ressens ce qui m'entoure différemment. Mon vécu de *femme* me dit que je peux affronter n'importe quel homme présent, et en même temps, je m'identifie à eux, me sens leur égal et ressens leurs privilèges. Je suis investie d'une assurance nouvelle. Je ne me sens plus *femme*, je ne suis plus tout à fait. Je ne me sens plus mise à disposition du regard des autres, on ne peut plus ni m'évaluer ni me juger. Je n'ai plus cette sensation ténue de devoir toujours me défendre.

Après un moment passé dans le café, nous remontons pour entamer la seconde partie de l'atelier destinée aux jeux de rôles. Différents types d'exercices et de mises en situation nous sont proposés. Il s'agit d'expérimenter différents codes sociaux *masculins* et/ou *féminins* leurs limites. On nous propose de nous tenir debout, de nous asseoir, de marcher, de parler ou d'interagir de façon *féminine* et *masculine*. On observe, chez soi et les autres, la manière dont ces appellations s'expriment à travers le corps, de sa gestuelle, de son usage de l'espace. Ainsi, on ressent, dans l'intimité de son propre corps, les représentations acquises de la *féminité* et de la *masculinité*.

Je précise alors mon terrain d'enquête : les DKB. Cette première expérience m'a fait entrevoir la puissance du conditionnement culturel que les individus subissent depuis l'enfance. On m'a véritablement appris à *être* une femme en m'apprenant à *jouer* la femme. J'en ai assimilé les attitudes, le maintien, les manières, jusque dans la façon de poser ma voix. Cet ensemble comportemental m'identifie aux yeux du monde comme *femme*, c'est-à-dire, comme *nonhomme*. Je suis une enveloppe corporelle programmée en *femme*. Mais qu'en est-il alors mon libre-arbitre? Si *être* une femme vient à *agir* comme une femme et que je n'agis plus ainsi, alors que suis-je?

Quelques semaines plus tard, je me rends à un show DKB ayant lieu au Pink Ponk, le local du collectif queer où j'ai appris l'existence de GPs. Il s'agit d'un lieu autogéré où se déroulent différents types d'activités culturelles. L'entrée et les boissons sont à prix libre¹¹ donc accessibles à tous. L'atmosphère du Pink Ponk est chaleureuse: des tissus colorés, des ballons, des coussins et des objets

10 Les fondateurs de l'asbl GPs sont Max Nisol, Laurence N'Gosso et Tanguy Pinxteren.

11 La pratique du prix libre, quasiment systématique dans les milieux anarcho-punk, constitue une alternative au système économique capitaliste et permet d'instaurer de nouveaux modes relationnels basés sur la solidarité.

insolites sont disposés un peu partout. Au fond de la pièce se trouve une petite scène sur laquelle se produisent les performeurs DKB, costumés et maquillés. Le show débute par le discours d'un performeur. D'un ton déclamatif, il affirme: « *Il existe dans le genre bien plus de variations que ton cerveau ne peut en concevoir : entre 'elle', bimbo préfabriquée et 'il', essence primale de virilité. Welcome in het queer wereld, bienvenuEs dans la Drag King Family* »¹². Suivent nombre de performances très diversifiées dont le point central est la question de l'identité de genre¹³. A la fin du show, le public est invité à s'exprimer, à poser des questions... Silence général. J'ai envie d'expliquer ce silence, de dire « nous restons sans voix ! » mais je suis trop impressionnée pour parler. Un long moment passe avant qu'une personne ose poser la première question: « Ça vous fait quoi de vous *déguiser* en hommes? ». En guise de réponse, les performeurs questionnent à leur tour le public : « C'est quoi, *se déguiser?* », « C'est quoi *être un homme ?* », « Comment *sait-on* le sexe d'une personne ? », « Que fait-on exactement lorsqu'on cherche à le déterminer? ».

Les shows DKB créent ainsi une faille dans nos certitudes, ils nous prémunissent contre ces évidences qui pensent avant nous-mêmes.

3. Méthodes d'investigation

J'ai suivi l'atelier DKB du mois de septembre 2009 au mois d'avril 2010. J'avais l'intention de collecter les récits de vie de personnes participant à l'atelier et/ou aux shows DKB. Mais au fil des rencontres, j'ai entendu dire que le dragkinging « *ne se dit pas mais se vit* ». drag kings accepteront de témoigner sous forme d'entretiens enregistrés ; d'autres préféreront les discussions informelles; d'autres encore me feront partager leur expérience par écrit.

Au fur et à mesure, je me suis rendue compte que la parole n'est effectivement pas le moyen privilégié pour rendre compte des processus et des enjeux du dragkinging, lesquels se donnent à voir, se mettent en scène et se vivent davantage qu'ils ne se disent. Afin de rester cohérente avec la réalité de mon terrain, je diversifie et croise les sources à ma disposition. Mon matériau de recherche sera tout ce qui peut se jouer autour des deux espaces que constituent l'atelier et la scène du show. Cela implique -outre les entretiens et la participation observante à l'atelier même- le recueil de témoignages de personnes ayant assisté au moins à un atelier, les discussions et les échanges informels avec les DKB, la participation aux shows en tant que spectatrice, la participation aux réunions des performeurs DKB et de préparation des ateliers. Il est important de préciser que si mon enquête concerne les DKB en particulier, ma participation observante s'est nécessairement étendue à l'asbl GPs à laquelle les membres DKB sont liés. Je souhaite préciser que, chronologiquement, la création de l'atelier DKB (2006) précède celle de l'asbl (2007).

En raison de la nature de mon propos concernant le genre, les termes « féminin », « masculin », « femme » et « homme », seront notés en italique. Toutes les citations des DKB seront quant à elles signalées entre guillemets et en italique.

4. Présentation des DKB

12 Citation issue du show DKB « Atteintes aux genres publics », plus particulièrement de la performance « Welcome to the drag kings family ».

13 L'identité de genre correspond à l'« ensemble de traits et comportements, de sentiments intimes, d'affinités pour certaines choses qui caractérisent une personne et participent à ce qui fait dire que cette personne se sent plus ou moins homme ou femme » ; il s'agit de l'« expérience intime et personnelle de son genre profondément vécue par chacun, qu'elle corresponde ou non au sexe assigné à la naissance, y compris la conscience personnelle du corps, (qui peut impliquer, si consentie librement, une modification de l'apparence ou des fonctions corporelles par des moyens médicaux, chirurgicaux, ou autres) et d'autres expressions du genre, y compris l'habillement, le discours et les manières de se conduire ». IEFH, *Etre transgenre en Belgique, op. cit.*, p.30 / p.58.

Le terme *drag* est un mot anglais qui désigne, au sens large, le costume ou la tenue vestimentaire ayant une signification symbolique. Le mot fait généralement référence aux vêtements associés à un [genre](#) lorsqu'ils sont portés par une personne de l'*autre* sexe. Judith Halberstam définit le drag king comme « toute personne (sans tenir compte de son genre) qui utilise délibérément la masculinité pour en faire une performance »¹⁴, comme « une personne de sexe féminin (habituellement) qui s'habille avec un costume masculin et performe dans ce costume »¹⁵. L'auteure souligne que si de nombreux articles, études et présentations médiatiques ont été consacrés à la culture drag queen, il en va tout autrement pour la culture drag king. En effet, si celle-ci constitue une part importante de la scène queer depuis les années 90, elle n'est pas connue du grand public comme l'est la culture drag queen¹⁶. Cela peut s'expliquer par le fait que « les lesbiennes n'ont pas cultivé le même type de culture drag que celle des hommes gays, des années 50 à aujourd'hui »¹⁷, mais aussi en raison du fait qu'« il existe une asymétrie dans le fait de performer la masculinité et la féminité, dans une société où règne la suprématie des hommes »¹⁸.

Ainsi, parodier le genre *féminin* est admis et même considéré comme divertissant tandis que performer la *masculinité* reste un tabou, celle-ci étant considérée comme exclusivement produite des *hommes* et réservée aux *hommes*. De plus, les limites de la définition du drag king sont plus floues que celles de la drag queen : un *homme* habillé *en femme* dans un bar gay sera immédiatement identifié comme une drag queen, ce qui n'est pas vrai pour une *femme* habillée *en homme* dans un bar lesbien, puisque les codes vestimentaires *masculins* sont adoptés par les lesbiennes dites *butch*¹⁹ et plus généralement par les *femmes*. En effet, le port du pantalon n'est pas réservé aux *hommes* contrairement à la jupe, uniquement destinée aux *femmes*. Le mouvement drag king est issu d'une démarche critique de remise en question des stéréotypes associés au genre *masculin* et *féminin*. Contrairement à certains groupes de performeurs pour qui la démarche drag king consiste uniquement à performer le genre *masculin*, les DKB présentent une volonté particulièrement marquée de déconstruire les normes de genre binaire.

L'atelier DKB existe depuis janvier 2006. Il a été créé par Max Nisol, suite au constat qu'il n'existait alors aucun atelier drag king régulier à Bruxelles. Depuis septembre 2008, un petit groupe de participants préparent et co-animent l'atelier avec Max. Un atelier sur deux se fait avec costumes et make-up. Des jeux de rôles sont proposés à chaque atelier. Des ateliers thématiques sont proposés depuis septembre 2009. Les thèmes prévus pour l'année 2009-2010 sont les suivants : « Le monde de l'armée », « Les espaces de déplacement », « Le monde des techniciens et des intellectuels », « Beyond Butch », « Les expressions corporelles de l'entre-deux : ni hommes ni femmes », « Le monde des moustaches diversifiées », « Qu'est-ce que le dragkinging ? », « Le monde du sport », « L'exploration des voies possibles », « le monde des gays », « Le monde des garçonNEs des années 20 » et « Les performances DKB ».

Les drag kings sont habituellement des *femmes*. Max Nisol m'apprend en effet que « ce sont majoritairement des humains normés femmes qui viennent à l'atelier », mais en raison de leur démarche commune de questionnement sur le genre, les DKB posent la question suivante : « Dans notre démarche trans', féministe et queer, est-ce que ça a un sens d'en interdire l'accès à une partie de l'humanité en fonction de certaines normes sociales de genre ? ».

La binarité construite sur l'apparence physique des personnes étant jugée illégitime, il ne saurait être question d'en exclure certaines en raison de cette apparence. Le rapport causal existant entre l'apparence physique, le sexe et le genre étant considéré comme infondé, il ne saurait justifier l'exclusion de quiconque. L'atelier est donc ouvert à *toustes*, de même que le groupe de performeurs

14 Judith « Jack » HALBERSTAM, *The drag king book*, Londres-New York, Serpent's Tail, 1999, p. 16.

15 Judith HALBERSTAM, *Female Masculinity*, Durham-Londres, Duke University Press, 1998, p. 232.

16 *Op ;Cit.*

17 Judith « Jack » HALBERSTAM, *The Drag King Book*, *op.cit.*

18 Judith HALBERSTAM, *Female Masculinity*, *op.cit.*, p. 233.

19 Judith « Jack » HALBERSTAM, *The Drag King Book*, *op.cit.*

DKB. Le néologisme *toustes* est une contraction des termes *toutes* et *tous* qui permet de transcender la bicatégorisation de genre. Je reviendrai plus tard sur cette question du langage et sur la volonté de GPs d'élaborer un langage non-sexiste, c'est-à-dire ne prenant pas pour principe la binarité du sexe et du genre.

Les DKB forment aussi un groupe de performeurs artistiques, actif depuis 2007. Certains sont présents depuis le début, d'autres sont partis, d'autres encore ont rejoint le groupe ou participent aux shows de manière occasionnelle. Les performeurs sont actuellement au nombre de neuf. Les DKB proposent actuellement un show d'une heure intitulé « Atteintes aux genres publics ». Ce show comprend une dizaine de performances axées sur la question de l'identité de genre. Les moyens d'expression artistique utilisés sont variés et issus de différentes disciplines : le mime, le théâtre, l'improvisation, le slam, les techniques de clown, le chant, la danse, etc. Certaines performances sont individuelles, d'autres sont réalisées en commun ou même par l'ensemble des DKB. Depuis octobre 2009, trente minutes sont consacrées aux échanges avec le public à la fin du show. Les DKB élaborent souvent des représentations à l'occasion d'événements liés à la communauté LGBTQI²⁰. Une partie du public des shows est donc familiarisée avec les questionnements liés au genre, mais les performances sont aussi l'occasion de faire connaître les DKB au grand public. La décision de participer à un premier atelier ou de rejoindre les performeurs constitue un « *passage à l'acte* » entendu comme solution concrète à ces questionnements.

Si tous les DKB sont engagés dans une réflexion sur l'identité de genre, chacun y arrive par des voies et pour des raisons qui lui sont propres. Ainsi, on entre en contact avec les DKB parce qu'on fréquente la communauté LGBTQI, parce qu'on remet en question les stéréotypes, les rapports de genre, le bien-fondé des études scientifiques fondées sur la causalité sexe-genre, parce qu'on en ressent le besoin ou l'envie, parce qu'on commence à mettre en place une nouvelle forme d'existence, parce qu'on est artiste de scène ou que l'on pratique simplement une discipline artistique, parce qu'on a envie d'être une *personne* avant d'être une *filles* ou une *femme*, parce qu'on est féministe, trans', queer, parce qu'on ne supporte plus le sexisme institutionnalisé, les injustices et la souffrance qu'il génère.

5. Logique binaire et hiérarchie sociale

L'asbl GPs se définit comme « *une association mettant en avant l'existence des personnes aux genres fluideS (transgenreS, personnes en transition, androgynes, transqueerS, crossdresserS, drag kings, drag queens, travesti-e-s) et intersexeS* »²¹.

Dès avant notre naissance, un sexe nous est assigné. Même si la prétendue binarité du sexe ne résiste pas à l'analyse scientifique²², que certains biologistes ont montré que le sexe était continu²³ et que les

20 Voici les dates et les lieux des principales représentations du show DKB : Décembre 2007 : L-Week chez "Maman", Été 2008 : participation au International Drag King Festival, Roma, Italie, Octobre 2008 : Festival Pink Screens, Novembre 2008 : L-Week à la Maison Arc-en-Ciel de Bruxelles, Décembre 2008 : 1er décembre journée, Mondiale de lutte contre le sida, Octobre 2009 : Prestations dans le cadre du colloque de Sophia (association féministe), Octobre 2009 : Show dans le cadre du festival "Hômolittéraire" de Lille, Novembre 2009 : Show dans cadre du festival "Tous les genres sont dans la culture" organisé par Genres Pluriels.

21 Brochure de présentation de l'asbl GPs.

22 Voir entre autres les articles suivants : <http://www.genrespluriels.be/21-novembre-2009-17h-Construction>, <http://www.genrespluriels.be/Determination-genetique-du-sexe>, <http://www.genrespluriels.be/Haro-sur-le-binarisme>, <http://www.genrespluriels.be/Le-sexe-une-invention-medicale>.

23 Le sexe ne correspond pas à deux catégories discrètes (sexe *masculin*/sexe *féminin*) mais constitue une variable continue : il existe plusieurs états de sexuation, en fonction des variations intra-individuelle impliquant les chromosomes

variations sexuelles étaient quasiment aussi nombreuses que les individus, il semble tout *naturel* d'annoncer aux futurs parents, « c'est une petite *fil*le » ou « c'est un petit *garçon* ». Et on ne semble alors ne dire « que » cela. Mais du sexe dit *biologique*, c'est toute une identité qui est déduite, identité qui semblera tout aussi *naturelle*. Il peut sembler évident qu'*être* d'une certaine anatomie signifie que l'on ne puisse s'accomplir que dans une identité culturelle genrée. Mais l'« identité » est-elle véritablement un fait descriptif de l'expérience ou constitue-t-elle un idéal normatif ?

Comme le dit Judith Butler : « *l'identité étant fixée par des concepts stabilisants tels le sexe, le genre et la sexualité, l'idée même de personne est mise en question par l'émergence culturelle d'êtres marqués par le genre de façon 'incohérente' ou 'discontinue', des êtres qui apparaissent bel et bien comme des personnes, mais qui ne parviennent à se conformer aux normes de l'intelligibilité culturelle, des normes marquées par le genre et qui définissent ce qu'est une personne* »²⁴.

Les genres « intelligibles » sont aptes à maintenir une cohérence causale entre le sexe, le genre et la pratique sexuelle. Que ce soit pour les *hommes* ou pour les *femmes*, la notion de genre est subordonnée à celle de l'identité, ce qui nous pousse à déduire qu'une personne *est* un genre, et qu'elle *l'est* raison de son sexe. Ainsi, on est son genre pour autant qu'on *n'est pas* le genre opposé. L'intelligibilité sexuelle est culturellement réduite à une modalité binaire.

5.1. *Etre femme?*

De façon générale les DKB ne se définissent pas exclusivement comme des *femmes*, même s'ils ont majoritairement été reconnus comme telles à la naissance. Les activités des DKB s'appuient sur une réflexion féministe. Il est indispensable de rappeler que le féminisme désigne « *une perspective politique reposant sur la conviction que les femmes subissent une injustice spécifique et systématique en tant que femmes et qu'il est possible et nécessaire de redresser cette injustice par des luttes individuelles ou collectives* »²⁵.

Cependant, ce qu'on appelle depuis les années 90 le *féminisme de la troisième vague* ou *féminisme post-moderniste*, c'est-à-dire, la *pensée féministe* développée à partir des années 80, considère le terme même de « femme », même au pluriel, comme problématique. En effet, il suppose que les *femmes* une unité stable et homogène, toujours identique à elle-même. Comme le souligne Judith Butler : « *'être' une femme ne définit certainement pas tout un être ; le terme n'arrive pas à l'exhaustivité [...] parce que le genre n'est pas toujours constitué de façon cohérente ni conséquente selon les différents contextes historiques, et parce que le genre est partie prenante de dynamiques raciales, de classe, ethniques, sexuelles et régionales où se constituent discursivement les identités* »²⁶.

Lorsqu'on pense la question du genre indépendamment de celle du sexe, on se rend compte que le genre est une construction culturelle sans lien avec le biologique. Cela suppose que les termes *homme masculin* pourraient aussi bien qualifier un corps *féminin* qu'un corps *masculin* et les termes *femme féminin* un corps *masculin* ou *féminin*. Il s'agit donc de prendre en compte les multiples catégories et identités que l'opposition binaire *homme-masculin, femme-féminine* échoue à définir. L'asbl GPs et les DKB s'inscrivent dans cette logique féministe post-moderniste, c'est-à-dire, une logique féministe remettant en cause la légitimité d'une catégorisation binaire et hiérarchisante du genre. Il s'agit notamment de nourrir un questionnement quant à la causalité supposée et imposée entre le sexe, le genre et l'orientation sexuelle et de comprendre en quoi cette *hétéronormativité* constitue le moteur de l'oppression des *femmes* et des êtres humains dans leur

d'une personne, ses organes reproducteurs, ses caractéristiques sexuelles secondaires, son apparence physique.

24 Judith BUTLER, *Trouble dans le genre : Le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, La Découverte, 2005-2006, p.84.

25 Laure BERENI & al., *Introduction aux Gender Studies*, op.cit., p.11.

26 Judith BUTLER, *Trouble dans le genre*, op.cit., p. 62.

ensemble. En tant que groupe social, les DKB pensent en actes l'idée que « *le personnel est politique* »²⁷.

5.2. Les DKB et la *féminité*

Etre femme, c'est donc essentiellement *fonctionner* comme telle au sein du cadre dominant. Ne pas *agir comme une femme* revient à perdre sa place au sein de celui-ci. Pour les DKB, la *féminité* est vécue de façon négative car elle est associée à un état d'*assujettissement* et de coercition. Pour eux, *être femme*, c'est se conformer au stéréotype de *la-femme* partagée par la majorité. Les DKB ne se retrouvent pas dans ces prescriptions et remettent en question l'identité de genre qu'on leur a assignée.

Elsa Dorlin parle d'une « *phénoménologie, invisible pour qui n'a jamais été interpellé comme 'femme', de l'usage licite, collectif et oppressif du corps des femmes, qui détermine ses mouvements, ses gestes, ses perceptions, ses réflexes, ses postures, ses trajets, sa démarche, ses atours, ses émotions pour en faire des corps constamment 'chassés'* »²⁸.

Les DKB vivent et observent la manière dont l'éducation, basée sur la différenciation et la ségrégation²⁹, favorise de manière plus ou moins explicite et reproduit le système coercitif de permission et d'interdiction destiné aux *filles*. Comme le souligne Colette Guillaumin, « *si les femmes sont des objets dans la pensée et l'idéologie, c'est que d'abord elles le sont dans les rapports sociaux, dans une réalité quotidienne dont l'intervention sur le corps est l'un des éléments clés* »³⁰. Les vêtements et accessoires *féminins* sont ainsi définis comme « *la panoplie de la coercition des corps* ». Ils mettent en évidence les formes du corps qui se trouve alors disponible au regard d'autrui. Certains DKB refusent cette exhibition de soi et choisissent de porter des vêtements amples, par confort ou dans un souci de se protéger des regards *masculins*. Si ce choix s'accompagne souvent de reproches et de remarques critiques, il est systématiquement associé à la *masculinité*. Tout éloignement des critères définissant la *féminité* s'accompagne de la désapprobation sociale, y compris de la part des familles.

Certains kings racontent s'être entendu dire que telle expression n'est pas belle « *dans la bouche d'une fille* »; avoir été qualifiées de « *garçon manqué* », voire accusés de manque de respect vis-à-vis d'eux-mêmes pour ne pas avoir répondu à certaines attentes associées au genre *féminin*. La *féminité* se définit alors par une somme d'exigences rigides : « *se raser les poils des jambes et des aisselles, porter des jupes et d'autres habits qui montrent ou créent l'idée de la féminité, le masque du maquillage, les accessoires inutiles qui empêchent de bouger, les chaussures à hauts talons, la lingerie. Toutes ces exigences tellement superficielles pour le côté extérieur!* »; « *les garçons avaient une vie beaucoup plus simple et confortable sur ce plan* »; « *je ne supporte plus du tout les habits 'très féminins'. Je me sens inconfortable et idiot dedans, comme une poupée sans cerveau* ».

Les hauts talons illustrent parfaitement les effets de cette coercition physique et mentale. Ce type de chaussures, non seulement conformes à certains critères esthétiques masculins, mais, le point d'appui du pied étant considérablement réduit, il impose une instabilité physique donc une insécurité mentale puisqu'il défavorise l'assurance de la démarche et rend impossible tout déplacement rapide.

27 « *Le personnel est politique* » constitue l'un des slogans emblématiques des mouvements de libération des femmes dans les 60'. Il permet de pointer la politisation de l'espace privé, de l'intime, la réintroduction du politique là où l'on s'en tenait aux normes naturelles ou morales ainsi qu'aux choix individuels. Elsa Dorlin, *Sexe, genre et sexualités*, Paris, Presses Universitaires de France, 2008.

28 Elsa DORLIN, *op.cit.*, p.75.

29 Erving GOFFMAN, *L'arrangement des sexes*, Paris, La Dispute, Série « Le genre du monde », 2002.

30 Colette GUILLAUMIN, *op.cit.*, n° de page inconnu.

La pilosité est un autre élément venant souligner le traitement différentiel et inégalitaire défavorisant les femmes: « d'un côté on l'exhibe, et de l'autre, on tente de la supprimer ». En effet, la pilosité qui constitue un signe de virilité et d'identité masculine, revêt chez les femmes un caractère dégoûtant, honteux. On parle même d'« hirsutisme » et l'on traite médicalement cette « pathologie » consistant pour une femme à avoir « trop » de poils, en particulier s'ils sont situés aux endroits « réservés » aux hommes.

Les caractéristiques définissant la féminité sont donc : la soumission, la passivité, le manque de confiance en soi, la faiblesse, la dépendance, la retenue, l'émotivité, l'irrationalité, la disponibilité, l'avenance, la prévenance, la patience, l'empathie, la sollicitude, la douceur, la gentillesse, la prudence, la vulnérabilité. Sans oublier les caractéristiques physiques qui constituent la féminité au sein du système binaire : être belle, jeune, mince, lisse, soignée, accessible, disponible. Afin que ce système conserve l'apparence de la naturalité et puisse se perpétuer il faut « affaiblir les corps, les rendre mous, maladroits, dociles. Affaiblir les esprits, les rendre soumis, incertains, instables ».

Voici quelques témoignages de drag kings concernant cet état de choses :

« Je suis de plus en plus sensible aux remarques sexistes, voire à connotation clairement sexuelle ».

« Je ne supporte plus le regard des hommes, tellement assurés de leur bon droit de te mater³¹ et de te faire part de leur évaluation. C'est insupportable même si ce sont des “compliments” ».

« Je n'accepte plus les ‘ma chérie’ au travail, ni les remarques d'inconnus ».

« Je réalise que c'est uniquement en fonction de nos statuts respectifs de femme et d'homme, que ceux-ci se permettent des choses qu'ils ne se permettraient pas avec des hommes ».

« Je suis épuisée de devoir m'adapter, me soumettre en fait, à chaque coin de rue, à chaque discussion. Marre d'être perçue comme une femme avant d'être vue comme une personne ».

« C'est comme si, face aux hommes, j'adoptais une stratégie pour pouvoir aller jusqu'au bout de mes plans ».

« Je ne veux pas courir plus de risques d'être embêtéE dans la rue par des connards, parce qu'ils me cataloguent comme femme. Je ne veux pas davantage risquer d'être attaquéE sexuellement qu'un homme. Je ne veux pas qu'on me prévienne de ne pas sortir seule la nuit. J'aurais voulu avoir la possibilité de choisir n'importe quelles études et n'importe quel métier ».

« Je veux sortir de mon éducation qui m'a appris à être contentE avec peu, à ne pas trop élever la voix, à avoir peur d'être rejetéE plutôt qu'à être sûrE de mes convictions, à sourire même si je me sens mal, à être toujours au service de n'importe qui plutôt que de penser et d'agir comme je le veux ».

« Je ne veux pas perdre les privilèges que perdent toutes les femmes. Je veux être vuE comme une personne avec de nombreuses capacités, pas avec des limites parce que je suis ‘quand même un peu plus faible’ qu'un homme ».

5.3. Etre LGBTQI

Pour Monique Wittig, « la catégorie de sexe est une catégorie politique qui fonde la société en tant

31Il est intéressant de noter que le terme d'argot *mater* signifie regarder mais également soumettre, assujettir, asservir.

qu'«*hétérosexuelle*»³². Dans un système binaire, la cohérence du genre intelligible -le genre *féminin* et le genre *masculin*- exige l'hétérosexualité, c'est-à-dire, un rapport institutionnel stable d'opposition. Cette conception du genre suppose un rapport causal entre le sexe, le genre et l'orientation sexuelle. Comme l'explique Judith Butler, «*l'institution d'une hétérosexualité obligatoire et naturalisée a pour condition nécessaire le genre et le règle comme un rapport binaire dans lequel le terme masculin se différencie d'un terme féminin, et dans lequel cette différenciation est réalisée à travers le désir hétérosexuel*»³³.

La philosophe appelle *matrice hétérosexuelle* le système impliquant l'hétéronormativité, c'est-à-dire, l'hétérosexualité jugée normale et obligatoire, ainsi que la hiérarchie de genre. Dans ce système, la normativité de genre produit majoritairement *hommes-masculins-hétérosexuels* et des *femmes-féminines-hétérosexuelles*. C'est dans le contexte de cette pensée régulatrice que Monique Wittig nomme la *pensée straight* que sont produits les stéréotypes de genre binaire dont découlent le sexisme mais également l'homophobie et la transphobie. En effet, si les *hommes* sont considérés comme supérieurs aux *femmes* et le *masculin* au *féminin*, l'hétérosexualité est considérée comme supérieure à l'homosexualité et à la bisexualité³⁴.

Mais les termes mêmes d'«*homosexualité*» et de «*bisexualité*» recouvrent des réalités comprises dans le cadre du système binaire. En effet, la pensée dominante ou *pensée de la domination* la terminologie de Wittig³⁵, fondée sur la figure du *même* et de *l'autre* produit et perpétue le primat de la différence. «*La matrice culturelle par laquelle l'identité de genre devient intelligible exige que certaines formes d' 'identités' ne puissent pas 'exister'; c'est le cas des identités pour lesquelles le genre ne découle pas directement du sexe ou lorsque les pratiques du désir ne 'découlent' ni du sexe ni du genre*»³⁶.

L'acronyme LGBTQI (lesbiennes, gays, bisexuel(le)s, trans', queer, intersexes) désigne «*identités*» qui, dans ce système binaire et hétéronormatif, sont considérées comme des *hors-la-loi du genre*³⁷ et des marginaux de la sexualité. Le public des ateliers DKB comprend majoritairement des personnes LGBTQI. Il s'agit donc d'un public marginalisé par rapport aux normes binaires :

«*Nous formons des minorités au sein de la société. Nous sommes des individus rejetés des catégories sociales dominantes*»; «*qu'on soit gay, lesbienne, queer, trans', on se construit autour du rejet et de l'insulte*».

Les DKB expliquent que dans un système institutionnel où la pensée même est fondée sur la binarité, tous ceux qui n'entrent pas, ou refusent d'entrer dans les catégories *homme femmes* sont considérés comme anormaux. Leur existence est alors systématiquement déterminée par la discrimination, voire la pathologisation : «*Quand tu ne réponds à aucune catégorie, qu'est-ce que tu fais ? Où tu es ? Tu vis comment ? Tu es reconnu comment ?*».

«*Ni homme, ni femme : le binarisme nous rend malade!*», «*Les normes sont trop étroites pour penser nos réalités!*» des slogans émanant du mouvement trans' duquel se revendiquent les DKB et l'asbl GPs. Le terme «*trans'*» est l'abréviation communément utilisée pour désigner toute personne transidentitaire³⁸. Il désigne «*les personnes intersexes ou les travestis, les hommes efféminés ou les femmes masculines, les transsexuels ou les personnes en questionnement sur leur sexe ou la*

32 Monique WITTIG, *La pensée Straight*, Paris, Editions Amsterdam, 2007, p.38.

33 Judith BUTLER, *Trouble dans le genre, op.cit.*, p.93.

34 Charte Magenta sur l'Analyse de Genre.

35 Monique WITTIG, *La pensée Straight, op.cit.*

36 Judith BUTLER, *Trouble dans le genre, op.cit.*, p.85.

37 [Kate BORNSTEIN](#), *Gender Outlaw: On Men, Women, and the Rest of Us* - New York, Routledge, 1994

38 IEFH, *Etre transgenre en Belgique, op. cit.*, p.31.

pertinence des sexes quant à leur propre identification »³⁹. Refusant l'injonction sociale de la binarité de genre, les DKB et l'asbl Gps, s'apparentent également au mouvement queer qui cherche à constituer les identités minoritaires en sites de déconstruction critique des normes majoritaires. Il s'agit de retourner le stigmate et de « *pratiquer sciemment le retournement des discours disciplinaires* »⁴⁰.

6. Agir au-delà du binarisme

Le dragkinging est une mise en acte de cette déconstruction de la normativité binaire. La fiche de présentation de l'atelier DKB le présente comme « *un outil afin que chaque personne expérimente, par la pratique, la construction sociale sexiste et stéréotypée occidentale que nous vivons (et même subissons) quotidiennement de manière passive la plupart du temps, pour pouvoir s'émanciper* ».

Le dragkinging est donc utilisé comme un moyen de déconstruire le genre. déconstruction ne saurait s'opérer de façon exclusivement intellectuelle. Il s'agit d'identifier corporellement les représentations culturelles et sociales associées au genre afin d'expérimenter, de découvrir ou d'inventer de nouvelles manières de définir et donc de vivre son individualité.

6.1. Costumes et make-up

Il est important de préciser avant toute chose que le fait de s'habiller en drag king ne doit pas être confondu avec le fait de se *déguiser*, qui à utiliser des vêtements et du maquillage afin de *jouer* un personnage. Le dragkinging ne consiste pas à *jouer* mais à *devenir* le personnage que l'on crée grâce à la modification de l'apparence. Celle-ci commence par la confection de son propre personnage drag king à l'aide d'un costume et d'un make-up. Certains costumes sont prêtés par l'atelier, mais il est conseillé à chacunE de choisir et d'apporter ses propres tenues et accessoires. Le choix d'une tenue constitue, en effet, une étape importante dans le processus de transformation d'une personne. Il s'agit donc de se mettre dans de bonnes conditions pour incarner le personnage et le rôle que l'on est en train de se construire.

Le make-up consiste principalement en la confection d'une barbe ou d'une moustache. On fabrique la pilosité à partir de cheveux naturels ou artificiels finement coupés et appliqués à l'aide d'une colle spécifique. Certains révèlent leur propre pilosité en la noircissant grâce à du maquillage. La pilosité étant habituellement valorisée uniquement chez les *hommes*, la création de la barbe constitue un moment clé car il rend possible le changement d'être. En effet, c'est la pilosité qui permet aux participantEs de ne plus être identifiéEs simplement comme *femmes*. de faciliter cette première phase, il est suggéré de s'inspirer d'une personne que l'on connaît et d'imaginer sa barbe avant de la réaliser.

« *Me mettre des poils, j'ai vraiment eu l'impression que c'est venu tout seul. C'est comme si je savais exactement comment ça aurait été si j'avais été un homme* ».

Ceux qui le souhaitent peuvent expérimenter l'apparence et la sensation d'un torse plat en revêtant une gaine élastique ou grâce au *banding*, 'est-à-dire, une contention par l'usage de bandes de tissus enroulés autour du corps. Avec le choix de la nouvelle apparence, il est proposé de donner corps à son personnage en lui donnant un nom.

39 Laure BERENI & al., *Introduction aux Gender Studies, op.cit.*, p.29.

40 Marie Hélène BOURCIER, « Foucault et après... Théorie et politiques queers, entre contre pratiques discursives et politiques de la performativité ? », dans Daniel Welzer-Lang, *Nouvelles approches des hommes et du masculin* », Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, Collection Féminin & Masculin, 2000, n° de page inconnu. .

Costumes et *make-up* permettent le *passing*, c'est-à-dire, le fait de *passer pour*, de « réaliser qu'avec le même squelette, la même musculature, c'est possible de passer pour l'autre genre ». Mais l'adoption d'une apparence masculine constitue pas la finalité de la démarche. Le souligne Beatriz Preciado, « l'important n'est pas de s'être habillé en homme (...) mais d'avoir fait l'expérience collective de la dimension construite et arbitraire de notre genre »⁴¹. Le dragkinging étant ainsi envisagé comme un outil de déconstruction des normes de genre binaire, il s'agit également d'observer et d'analyser ce qu'induit cette apparence en termes de vécu.

»Ces poils appliqués sur le visage d'une biofemme permettent d'entrevoir la possibilité d'une autre vie ».⁴²

Les costumes et les maquillages une fois parachevés, le groupe descend pour faire une pause dans le café de la MAC qui joue un rôle d'interface entre l'atelier et le monde extérieur. Il permet d'expérimenter de manière informelle sa nouvelle apparence mais aussi de se confronter sans risque au regard d'autrui. En effet, le café est un espace public qui, de par sa fonction et son public, reste relativement protégé de la réprobation et du jugement que provoque l'adoption d'un genre non clairement identifiable. Ce moment de détente constitue une première occasion de constater et de ressentir les effets du dragkinging.

6.2. Jeux de rôles

6.2.3. Expérimenter

La seconde partie de l'atelier consiste en une séance de jeux de rôles. Ceux-ci visent à « expérimenter dans nos "corps assignés-genrés", toutes ses possibilités effectives qui ont été brimées, formatées par une éducation sexiste aliénante et mutilante; afin également de parvenir à briser les dynamiques de pouvoir liées au genre »⁴³.

Selon Max Nisol, « ce qui se passe à l'atelier, ça ne s'explique pas, ça se vit ». « Aucun savoir king ne peut s'obtenir de la seule lecture d'un modèle d'atelier. Il est nécessaire (...) de prendre le risque de donner leur chance aux pratiques corporelles et collectives »⁴⁴.

Les jeux de rôles proposés à l'atelier comprennent différents types d'exercices et de mises en situation visant à une « prise de conscience corporelle » effets du genre. Ils constituent l'occasion d'identifier la construction binaire du genre ainsi que les attentes et les pressions qui en découlent. Ainsi, est proposée l'expérimentation de différentes façons de se tenir, de se mouvoir, de réaliser certaines actions que l'on exécute quotidiennement sans y prêter d'attention particulière.

« Il est certes très important de décortiquer intellectuellement cette construction sociale des modes genrés, mais il est tout aussi important de l'expérimenter par le corps. Ce passage par le corporel n'est que trop rarement utilisé en premier lieu »⁴⁵.

« Ces moments de rencontre sont les seuls, à ma connaissance, où l'on observe notre propre attitude afin d'y trouver les codes des genres que nous avons acquis sans même nous en apercevoir ».

Comme l'explique Max Nisol, les circuits neuronaux constituant notre mémoire se développent sur

41 Beatriz PRECIADO, *Testo Junkie. Sexe, drogue et biopolitique*, Grasset & Fasaquelle, 2008, p.315.

42 Beatriz PRECIADO, *op.cit.*, p.314.

43 Fiche de présentation de l'atelier DKB, Max Nisol.

44 Beatriz PRECIADO, *op.cit.*, p. 323.

45 Fiche de présentation de l'atelier DKB. Max Nisol.

base du postulat que nous sommes *homme* ou *femme*. Ainsi, nos comportements, nos attitudes, nos manières d'être sont *sexisés*⁴⁶, c'est-à-dire assujettis au genre. La métaphore des *lunettes de genre* permet de rendre compte de cette *sexisation*⁴⁷: dans un premier temps, la pratique du dragkinging donne la sensation d'adopter les « lunettes » de l'*autre* genre, des « *lunettes pour le corps entier* ». Mais il s'agit davantage de *retirer* les lunettes du genre avec lesquelles on a grandi, ce qui explique que la prise de conscience corporelle persiste au-delà des limites de l'atelier. *En effet, "une fois le virus king activé en chaque participante, il agira (...) au-delà de l'atelier, il se propagera au reste de la vie quotidienne et provoquera des modifications dans l'ensemble des interactions sociales »*⁴⁸.

C'est en *devenant* consciemment autre chose qu'une *femme* chaque participantEs accède aux représentations de la *masculinité* et donc de la *féminité*. Il n'y a de *féminin* et de *masculin* ce qui a été défini comme tel.

« Ces ateliers m'ont permis de revenir aux questions essentielles : qu'est ce qui définit ce qu'est sensé être 'un homme', 'une femme'. Et quelles sont les conséquences de ces stéréotypes. Qu'avons-nous fini par accepter uniquement parce que nous avons été classés comme 'femmes' ou 'hommes' ».

Les jeux de rôles permettent d'expérimenter ce qu'impliquent le *féminin* et le *masculin* en termes d'investissement de l'espace, de langage non verbal et d'attitude corporelle en général.

« Les ateliers m'ont permis de voir comment nous avons accepté qu'une femme ne puisse pas avoir des attitudes réservées aux hommes ».

Les personnes normées *femmes* ont appris à éviter certains gestes ou attitudes jugés *masculins*. Il s'agit également d'éviter les positions « ouvertes » qui mettent certaines parties du corps en évidence. La prise de l'espace et la manière de s'y mouvoir sont très différentes selon qu'on ait été *genre femme* ou *homme*. Par exemple, la manière *masculine* de marcher est d'avancer d'un pas assuré en posant tout son poids sur le sol et la manière *masculine* de s'asseoir est d'adopter une posture confortable en s'adossant, les jambes écartées même lorsqu'elles sont croisées. La manière *féminine* de marcher revient à se déplacer le long d'une ligne imaginaire, d'un pas léger et la manière *féminine* de s'asseoir est de se poser, le dos droit, sur le bord de la chaise de façon à ne pas écraser les cuisses, les mains posées sur les genoux ou glissées entre les jambes, serrées même lorsqu'elles sont croisées.

Il apparaît ainsi que *« dans les espaces communs, qu'ils soient publics ou privés, les femmes restreignent sans cesse leur usage de l'espace, les hommes le maximalisent »*⁴⁹. *« Quand on est socialisé « homme » on peut s'asseoir avec les jambes ouvertes. Les femmes doivent prendre le moins de place possible. Fantasmer de disparaître pour ne plus subir ce regard et ces mots qui nous disent à quoi doit ressembler une vraie femme ».*

Comme le souligne Colette Guillaumin, *« ces différences dans l'emploi du corps que pratique chaque sexe ne relèvent pas de la volition, ni de la conscience claire, mais par contre elles ne sont pas sans effet sur cette conscience : restreindre son corps ou au contraire, l'étendre, l'amplifier sont un rapport au monde en acte, une vision des choses agies »*⁵⁰. Les comportements acquis par les individus normés *femme* sont déterminés dans le sens général de la faiblesse, de la vulnérabilité et de la dépendance. Ainsi, l'apprentissage d'une attitude, d'un maintien, d'une posture, produit un type particulier de vécu. Par exemple, le jugement systématique de la part d'autrui engendre un manque de

46 Michèle CAUSSE, *Contre le sexage*, Paris, Balland, 2000.

47 *Op.cit.*

48 Beatriz PRECIADO, *op.cit.*, p.320.

49 Colette GUILLAUMIN, *op.cit.*, n° de page inconnu.

50 *Op.cit.*

confiance en soi. Les femmes baissent le regard face à l'insistance d'un regard masculin, elles sourient de façon automatique, parfois même lorsqu'elles ressentent de la colère. L'injonction à l'amabilité est telle que face à une transgression de leurs propres limites, elles éprouvent des difficultés à ne pas sourire par réflexe de protection.

Chez les femmes, « il y a des manières de se mouvoir, des signaux non verbaux qui indiquent 'je ne suis pas à l'aise, je ne suis pas sûre de moi, je m'excuse d'exister' ».

Grâce à ces expériences, il apparaît aux participantEs que la masculinité se définit par certains traits généraux : l'agressivité, la force, la domination, la confiance en soi, l'autonomie, l'initiative, l'irrespect, la provocation, la moquerie, le détachement, l'introversion, la peur de dévoiler ses émotions. La masculinité apparaît aussi comme la possibilité d'émettre un jugement, en particulier sur l'apparence ou les compétences des femmes et de leur faire des remarques à connotation sexuelle. Le vécu de la masculinité -ou plutôt de la non féminité- suscité par le dragkinging s'accompagne d'une sensation de légitimité et d'assurance :

« Quand on 'est un homme', on part du principe qu'on a le droit. De regarder, de toucher, de juger, de prendre, de dénigrer, de se moquer, d'affirmer, de pousser, de se battre, de cracher, de roter, d'être grossier, vulgaire, agressif, violent. On se meut avec aisance, on sait qu'on prend la place qu'on veut. On empiète au besoin sur celle des autres ».

« Quand on est un homme on est fier d'être soi, on est fier d'être un homme. On se sent fort stable, tonique. On avance d'une traite, on sent la résistance de l'air quand on marche ».

Judith Halberstam souligne que « la masculinité, dans cette société, évoque inévitablement les notions de pouvoir, de légitimité et de privilège »⁵¹. Ce sentiment d'être, de faire, de dire en toute liberté est souvent absent ou brimé chez les femmes :

« J'étais la première à descendre (dans le café de la MAC). J'avais l'impression que je n'en avais pas le droit. Je ne m'attendais pas à ce que ce soit si compliqué d'avoir ce rôle ».

Lorsqu'une personne genrée femmedésire adopter l'une ou l'autre attitude ou posture habituellement attribuée aux hommes, elle risque la réprobation sociale, la moquerie, l'agressivité. En effet, comme l'a exprimé Simone de Beauvoir : « chaque fois qu'elle se conduit en être humain, on déclare donc qu'elle s'identifie au mâle; ses activités sportives, politiques, intellectuelles, son désir pour d'autres femmes sont interprétées comme une 'protestation virile' »⁵².

6.2.3. Déconstruire/reconstruire

Afin de susciter une prise de conscience et une éventuelle distanciation avec les représentations liées au genre binaire, l'atelier est décliné selon différentes thématiques. Il s'agit d'identifier les représentations associées à ce que Judith Halberstam désigne par le terme *masculinité héroïque* ou *dominante* et de comprendre que c'est au départ de celle-ci que se construisent les *masculinités subalternes* ou *alternatives*, de même que la *féminité*⁵³. Il s'agit de tester différents types de masculinités, d'expérimenter les manières d'être et de se sentir de différents types d'hommes afin de déconstruire la figure de référence constituée par le sujet blanc, classe moyenne-supérieure et hétérosexuel. Ce sujet, étant perçu comme sujet universel, est invisibilisé, ce qui le rend difficile à performer. En effet, la *masculinité masculine* dans son acception courante est considérée comme une

51 Judith HALBERSTAM, *Female Masculinity*, op.cit., p.2.

52 Simone de BAUVOIR, *Le deuxième sexe*, Paris, Gallimard, 1949, citée par Virginie DESPENTES, *King Kong Théorie*, Paris, Grasset & Fasquelle, 2006, p.109.

53 Judith HALBERSTAM, *Female Masculinity*, op.cit

réalité naturelle « non performable »⁵⁴. Ainsi, « *le challenge de la performance drag king est de mettre en lumière l'artifice de la masculinité dominante* »⁵⁵.

Il s'agit donc aussi de prendre contact avec les *masculinités* subordonnées, celles d'*hommes non triomphants*. Ces *hommes* qui doutent, ont peur, sont mal dans leur peau, sont aussi l'objet de la domination hétéropatriarcale. Un décalage progressif se produit alors : l'infériorisation ne concerne pas exclusivement les *femmes*, mais aussi les *hommes*, pour peu qu'ils affichent certains traits culturellement attribués aux *femmes*. Ces *hommes* doivent alors assumer de ne pas *être tout à fait des hommes*, de ne pas avoir « *un moral d'acier et une poigne de fer* », de ne pas être *suffisamment masculin*. L'atelier donne l'occasion de performer des *femmes masculines*, des *hommes féminins*, des personnes qui ne seraient ni *hommes*, ni *femmes* ou qui appartiendraient à un monde de *l'entre-deux*. Les participantEs peuvent alors éprouver le fait que : « *la masculinité n'appartient pas qu'aux hommes, elle n'a pas uniquement été produite par des hommes et n'exprime pas uniquement l'hétérosexualité masculine. Ce que l'on appelle masculinité a aussi été produit par des femmes masculines, des personnes aux genres déviants et souvent, des lesbiennes* »⁵⁶. En proposant d'explorer les représentations stéréotypées associées aux personnes *homosexuelles* (ateliers Butch/Gay), le dragkinging démontre en quoi *sexe, identité de genre et orientation sexuelle* n'ont pas un rapport causal nécessaire et que ce schéma normatif ne saurait correspondre à la réalité de chacunE. Par exemple, une personne ayant été assignée *femme* à la naissance mais possédant une identité de genre *masculine* et une orientation *homosexuelle* ne saurait être assimilée à une *femme hétérosexuelle*.

« *La butch, comme le drag king, sont des personnes qui rompent avec la binarité homme/femme, des personnes qui s'octroient une liberté d'expression de genre qui n'est pas dans les normes de la société* »⁵⁷.

La brochure de GPs explique que « *le genre binaire masculin/féminin est une prophétie auto-réalisatrice imposée dès notre enfance* », une assertion qui ne cesse de se trouver (re)confirmée à chaque répétition. En effet, les énoncés associés au genre sont performatifs : ils « font ce qu'ils disent », c'est-à-dire des sujets genrés. Ce que pointent les DKB, c'est que jouer un rôle social conforme à notre genre ou emprunter les codes associés au *genre opposé* revient dans les deux cas à être en performance. La performance *inversée* des DKB permet de prendre conscience de la performativité comme assignation sociale. Ainsi, le genre est bien l'effet des normes de genre, et non sa cause.

Comme le souligne Judith Butler, « *en soi, la parodie n'est pas subversive* »⁵⁸, mais c'est par contre « *dans la répétition, dans la répétition incohérente, inintelligible, la réitération inadéquate, décalée du performatif que réside sa possible subversion* »⁵⁹. Il s'agit ainsi de pointer que « *le genre est une parodie* »⁶⁰, qu'il n'existe pas de modèle original, authentique et naturel dont découleraient des répliques imparfaites. Comme l'explique Judith Butler : « *en imitant le genre, le drag révèle implicitement la structure imitative du genre lui-même - ainsi que sa contingence* »⁶¹. Selon Beatriz Preciado, le devenir king permet ainsi d'« *expérimenter corporellement et théâtralement* » la manière dont le genre est « *le produit d'un ensemble de codes culturels performatifs appris et incorporé s à ce que Butler appellera la répétition coercitive* »⁶².

54 *Op.cit.*

55 *Op.cit.*, p.266.

56 *Op.cit.*, p.241.

57 Extrait du texte de préparation de l'atelier « Beyond Butch ».

58 Judith BUTLER, Trouble dans le genre, *op. cit.*, p.262.

59 Elsa DORLIN, Sexe, genre et sexualités, *op.cit.*, p.122.

60 Judith BUTLER, Trouble dans le genre, *op. cit.*, p.261.

61 *Op.cit.*, p. 261.

62 Beatriz PRECIADO, *op., cit.*,p. 318.

Parlant de personnes dites *femmes* ou *hommes*, Beatriz Preciado déclare : «*Il n'y a aucune différence ontologique entre ces incarnation de genre et la mienne. Toutes sont des produits performatifs, à qui l'ordre social confère plus ou moins de légitimité. La différence se situe dans le degré de réflexivité, de conscience performative* »⁶³. Devenir king revient ainsi à «*voir à travers la Matrice de genre, observer les hommes et des femmes comme des fictions performatives et somatiques efficaces, convaincues de leur réalité naturelle* »⁶⁴.

Prétendre qu'il existe un *vrai* et un *faux* contribue à «*maintenir l'autre à l'extérieur du monde des dominants -toujours dans une performance imparfaite de la norme- tout en le contrôlant, car pendant qu'il cherche à copier, il n'invente pas de modes inédits de résistance* »⁶⁵. Déconstruire cette idée revient pour les DKB à s'inscrire dans une démarche militante d'opposition à la norme binaire.

Le même type de travail est effectué à l'atelier et à l'occasion des shows. Certains DKB ont fréquenté l'atelier avant de devenir performeurs. Il s'agit alors de passer de l'intérieur à l'extérieur, du domaine privé au domaine public.

6.3. Le show, les performances DKB

Le message de présentation du show «*Atteinte aux genres publics* » est le suivant : «*Hommes ? Femmes ? Mais encore !?... Et les autres! Et TOUS les autres humains ? Trop de silences. Les DKB déboulonnent les normes de genres binaires imposées culturellement par la société empruntant les sens interdits, ils vous entraîneront sur les nouvelles VOIES des possibles. Entre dérisions et émotions... mélangeant dans un cocktail de tableaux performatifs les expressions orales, les situations clownesques et bifurquant par des témoignages d'expressions corporelles* »⁶⁶.

Les performances du show incluent toujours une réflexion sur la question des identités de genre ou des discriminations liées aux personnes trans' ou ayant une orientation sexuelle minoritaire. Il s'agit d'inciter le public «*à repenser la place et la stabilité du masculin et du féminin* »⁶⁷ et de «*révéler la nature performative du genre lui-même de manière à déstabiliser les catégories naturalisées de l'identité et du désir* »⁶⁸.

La mise en scène de questionnements liés au sexe, au genre et à la sexualité permet de démontrer qu'il ne s'agit aucunement d'une affaire privée. Ce qui est *montré* et dit scène concerne tous les spectateurs, quelle que soit leur identité de genre et leur orientation sexuelle. En effet, nous sommes *toustes* dle même régime politique hétéronormatif et par conséquent, construits selon les mêmes impératifs de normalisation. Les performances des DKB nous montrent de quelle manière «*féminité et masculinité sont les engrenages d'un système plus large auquel -tes et chacun-e participe structurellement* »⁶⁹. Ce qu'il s'agit de questionner, c'est non seulement le fonctionnement global de cette standardisation, mais les effets coercitifs et les conséquences vécues par chacun-e.

Qu'il s'agisse des costumes, des réflexions, des modes de communication, chaque performance est à l'image des performeurs : toujours en mouvement, évoluant selon une dynamique qui laisse toute la place à la transformation, à l'évolution et à la remise en cause: «*dans nos performances, ça part toujours de quelque part en particulier, puis ça va quelque part de particulier. Ce n'est jamais*

63 Beatriz PRECIADO, *op., cit.*, p. 321.

64 Beatriz PRECIADO, *op., cit.*, p.321.

65 Homi BHABHA, *The location of culture*, 1994, New York, Routledge, 2005, p.123, cité par Elsa DORLIN, *op.cit.*, p. 125

66 Fiche de présentation du show «*Atteinte aux genres publics* ».

67 Judith BUTLER, *Trouble dans le genre*, *op. cit.*, p.263.

68 *Op.cit.*, p.263.

69 Beatriz PRECIADO, *Op., cit.*, p.313.

statique, c'est toujours dynamique. Et c'est le reflet très fidèle des transitions des personnes ».

La majorité des performances DKB se déroulent dans le non verbal. Les enjeux soulevés sont alors mis en scène et se donnent à voir au public au travers de gestes, d'expressions du visage et du corps, mais aussi d'interactions scéniques exprimant la rigidité de la structure hétéronormative, l'étouffement suscité par le binarisme, les pressions familiales et scolaires engendrant souffrance et dépréciation de soi. Par exemple, dans la performance intitulée « *Mekesquechuis ?* », un étau invisible symbolisant la restriction des libertés que suppose la normalisation de genre, empêche le performeur de bouger, de se tenir debout, de respirer. La violence des normes de genre est également illustrée par le déchirement d'une personne, tiraillée entre deux pôles opposés.

Le show souligne aussi la dureté du jugement d'autrui, le poids d'être la honte de sa propre famille, de devoir *assumer* ce que l'on est plutôt que de simplement avoir le droit « *d'être ce que l'on est* » : « *Une grande envie de fuir* », « *pour les empêcher de te construire (...) de te nuire (...) de te détruire* »⁷⁰.

Le show met en scène ce que résume Virginie Despentes : « *la confiscation du corps des femmes se produit en même temps que la confiscation du corps des hommes, il n'y a de gagnants dans cette affaire que quelques dirigeants* »⁷¹. Est ainsi dénoncée la violence absurde de l'idéologie dominante qui promeut la guerre comme activité virile et préfère éliminer ceux qui n'entrent pas dans les catégories culturelles naturalisées plutôt que de changer sa définition de la nature. Lorsqu'un drag king affirme « *je viens de la stratosphère* »⁷², il souligne l'*étrangeté* liée à la non-conformité à un genre *féminin* ou *masculin*, la difficulté de s'imaginer d'autres possibilités, d'autres options en raison de ce que Butler nomme « *la production disciplinaire du genre* »⁷³. Les performeurs mettent en scène les discriminations et les violences conséquentes de la *pensée straight*⁷⁴: les suicides ou les meurtres de personnes dont l'identité de genre ou l'orientation sexuelle ne correspond pas à l'hétéronorme. Il s'agit de militer en faveur de « *notre libération, de la libération queer, de la libération trans* »⁷⁵.

Plusieurs performances mettent en scène de manière symbolique les attributs sexuels communément associés aux *femmes* et aux *hommes*⁷⁶. Il s'agit de souligner leur fonction de marqueurs sociaux du genre. Les DKB vont les barrer, les styliser à l'aide d'une plume ou d'un ballon, les manipuler, montrer qu'il est possible d'en faire un jeu ou de s'en débarrasser.

Est également évoquée et dénoncée sur scène la *pathologisation* subie par les personnes trans'. C'est en effet le postulat de la différence fondamentale entre les sexes et la congruence supposée entre le sexe et le genre qui fondent la construction du diagnostic psychiatrique de *transsexualisme*. Diagnostic radicalement récusé par les DKB en vertu de leur refus du système binaire, de la matrice hétérosexuelle selon Butler, de la pensée straight selon Wittig, de la viriocratie selon Causse.

L'ensemble des performances témoigne ainsi de la proximité des DKB avec les mouvements trans', queer et féministe, refusant les catégories binaires et aspirant à la mise en place de nouvelles manières de définir le réel. Ce que montrent, ce que disent ou chantent les performeurs, c'est la possibilité et la nécessité d'une prise de conscience et d'une prise de position face à la discrimination liée à l'hétéronormativité et à l'hétérosexisme.

70 Extrait de la performance « *Envie de fuir* ».

71 Virginie DESPENTES, *Kong Théorie*, op.cit., p.27.

72 Extrait de la performance « *Ils m'appellent Madame* ».

73 Judith BUTLER, *Trouble dans le genre*, op.cit., p.258.

74 Monique Wittig, *La pensée Straight*, op. cit. .

75 Extrait (traduit) de la performance « *Liberation* ».

76 Performances « *Mekesquechuis ?* », « *On n'est pas des clones* », « *Exhibi* ».

7. Effets et portée des DKB

Les activités des DKB constituent un mode de résistance au binarisme de genre et une ouverture pour penser, vivre et créer de nouveaux possibles : « *l'institution de nouveaux modes de réalités passe notamment par la corporalisation [embodiment], pour laquelle le corps n'est pas compris comme une fait établi et statique, mais comme un processus de maturation, un devenir qui, en devenant autre, excède la norme, la retravaille et nous montre que les réalités auxquelles nous pensions être confinés ne sont pas gravées dans le marbre* »⁷⁷. Ainsi, la transformation que proposent les DKB concerne l'individu, mais également l'ensemble du corps social.

7.1. Se trans-former : trouver son point de confort

Rencontrer les DKB, c'est rencontrer des personnes qui se questionnent, avec qui échanger son vécu, ses expériences, ses difficultés.

« *Se crée ainsi, petit à petit, un tissu de voix de plus en plus dense, qui nous entoure et nous permet de nous couvrir de paroles partagées, comme d'une seconde peau collective* »⁷⁸

A l'atelier, l'accent est mis sur le respect de chacun, ce qui crée une membrane protectrice⁷⁹ au sein duquel on se sent accepté, soutenu, légitimé. Il s'agit d'un lieu basé sur la confidentialité et la confiance, ce qui permet une réassurance vis-à-vis de soi-même. Il ne s'agit plus d'endosser tel ou tel rôle social, et chacun se sent lui-même, à sa place. Ce sentiment d' « être à sa place » est essentiel au bon déroulement de l'atelier dont la teneur peut être éprouvante émotionnellement.

Il en va de même durant les shows : les performeurs DKB partagent sur scène un vécu affectif puissant, mais le trac qui le précède est d'une nature particulière. Il s'agit d'une appréhension mêlée de l'intime conviction d' « être parfaitement à sa place ». La scène du show DKB procure ainsi un sentiment de sécurité, la sensation d'être en accord avec soi-même et avec ses opinions :

« *Toute la situation est cohérente. Tu es totalement toi* ».

Les DKB agissent sur le site du corps, compris comme lieu d'expression de l'identité de genre. Le dragkinging consiste en une transformation de l'apparence physique des personnes mais aussi de leur manière de (se) percevoir, de (se) (re)sentir, de se positionner face aux autres et au monde. Il s'agit de travailler sur la matérialité du corps afin de susciter un changement d'optique, de jugement, et donc, de vécu. En fonction des personnes, la transformation peut être superficielle ou profonde. Certains drag kings n'agissent ainsi qu'au niveau vestimentaire, ils changent leur coiffure ou leur maquillage, tandis que d'autres vont initier un processus plus fondamental de transformation corporelle.

« *Mon premier atelier drag king est un exercice initiatique, le premier pas d'un processus ouvert de mutation* »⁸⁰.

Chacun vivra à sa manière de nouvelles façons d' « être au monde » au sein de la sphère sociale. Ainsi, le dragkinging engendre, de manière plus ou moins prononcée, l'élaboration d'une masculinité féminine⁸¹ en dehors de l'atelier ou de la scène. Pratiquer le dragkinging ne signifie pas vouloir devenir un homme : « *Je ne supportais pas le fait d'être normé 'fille' mais je n'aimais pas non plus l'idée d'être 'normé garçon'* ». Cependant, comme Judith Halberstam l'explique, « pour

77 Judith BUTLER, *Défaire le genre*, p.43.

78 Beatriz PRECIADO, *op.cit.*, p.313.

79 Beatriz PRECIADO, *op.cit.*

80 Beatriz PRECIADO, *Op.cit.*, p.312.

81 Judith HALBERSTAM, *Female Masculinity*, *op.cit.*

certains, ce qui a commencé comme une performance ou une expérimentation devient la réalité d'un choix »⁸². La pratique du dragkinging peut ainsi engendrer une « *mutation intentionnelle* »⁸³ motivée par la volonté de se masculiniser, par exemple en portant une gaine en dehors de l'atelier ou en entamant un traitement hormonal de substitution. L'atelier offre la possibilité d'expérimenter un personnage qui sera, en fonction des individus, plus ou moins incorporé et définitif.

Représentée de manière schématique, l'évolution de chaque personne pourrait suivre un double mouvement le long de deux axes : celui de l'identité de genre allant du pôle *femme* au pôle *homme*, et celui de la profondeur et de la durabilité de la transformation. Mais ce modèle bipolaire « *peine à articuler le sexe, l'orientation sexuelle, l'identité de genre et les différentes interprétations de tous ces facteurs dans un contexte socioculturel* »⁸⁴. L'Organisation Internationale des Intersexes⁸⁵ propose donc une représentation kaléidoscope sphérique permettant de représenter de manière exhaustive l'intégration de ces multiples dimensions. La notion de *multitude queer* peut ainsi se substituer à celle de différence sexuelle : « *Il n'y a pas de différence sexuelle, mais une multitude de différences, une transversale des rapports de pouvoir, une diversité de puissance de vie* »⁸⁶.

L'identité de genre est une affaire d'autodétermination. Il s'agit pour chacunE de se transformer, de trouver son *point de confort* personnel ; lieu défini de manière autonome et pouvant lui-même changer selon le contexte, le parcours, l'évolution individuels. La revendication de cette auto-identification est au cœur de la culture trans⁸⁷ : « *chaque individuE détermine son genre à un moment donné de son histoire et est tout à fait en droit de le modifier au fil de son parcours de vie. C'est cela que nous appelons à Genres Pluriels le "point de confort personnel"* »⁸⁸. Trouver ce point de confort, c'est se libérer du mode de penser binaire et des contraintes qu'il engendre en termes de détermination de soi :

« On peut dire qu'il y a un 'avant' et un 'après'. Pouvoir me penser et pouvoir penser ma corporalité en fonction de moi et pas en fonction de la société ».

« Il faut que je trouve quelque chose entre les deux. Que ce ne soit ni 'masculinité' ni 'féminité', juste 'confiance en soi et affirmation de qui on est' ».

*« Adulte, tu peux faire ce que tu veux, tu peux ne pas être 'juste une fille', tu peux être 'tout ce que tu es', entre 'il' et 'elle', entre les deux' »*⁸⁹.

De cette manière, les termes tels que *transqueers*, *transvestiE*, *drag queen*, *drag king*, *butch*, *crossdressers*, etc., sont « *autant d'appellations qui permettent d'identifier ou de s'auto-identifier selon différentes pratiques sexuées ou sexuelles codifiées et non pas selon une 'nature', une 'essence' pathologisées* »⁹⁰.

7.2. Du genre binaire aux genres pluriels

Le bouleversement qui accompagne la découverte du dragkinging mobilise notre réflexion, mais

82 Judith HALBERSTAM, *The Drag King Book*, op.cit., p. 27.

83 Op.cit., p.27.

84 Tanguy PINXTEREN & Curtis HINKLE, *Un nouveau paradigme*, site de GPs :

<http://www.genrespluriels.be/Un-nouveau-paradigme>

85 L'Organisation Internationale des Intersexuées est vouée au soutien des personnes intersexuées et de leurs proches ainsi qu'à la diffusion d'informations sur le sujet mal connu qu'est l'intersexuation.

86 Béatriz PRECIADO, *Multitudes queer. Notes pour une politique des « anormaux »*, n° de page inconnu.

87 Laure BERENI & al., *Introduction aux Gender Studies.*, op.cit.

88 Extrait du site de GPs.

89 Extrait du reportage *Les Drag Kings de Bruxelles. Un film anthropologiste féministe queer*, réalisé par Gabrielle VANDEPORTAELE & Géraldine JONCKERS.

90 Elsa DORLIN, *Sexe, genre et sexualités*, op.cit., p.110.

toujours à partir d'un vécu corporel. L'expérimentation physique permise à l'atelier rend possible un travail de l'imaginaire qui ébranle nos représentations binaires. Celui-ci engendre alors un « *retour à des temps antérieurs* ». Des souvenirs du passé, des sensations oubliées resurgissent.

« *Aller aux ateliers DKB m'a permis de revenir en arrière, de retrouver mon état d'adolescente, durant lequel je ne voulais pas devoir faire la fille, uniquement car la culture exige/excuse des filles/garçons d'avoir certaines attitudes* ».

« *Je me suis retrouvée. 'Moi' enfant. Avant d'être socialisée femme, avant d'accepter de me reconnaître et de me faire reconnaître en tant que telle. Une personne sûre d'elle, connaissant ses limites, sachant ce qu'elle veut et où elle va. J'ai retrouvé la mémoire. La mémoire des gestes, des perceptions, des sensations* ».

Avec la découverte des enjeux soulevés par les DKB et GPs, se développent aussi différentes visions oniriques. Dans les rêves, apparaissent des personnages qui ne sont ni *hommeni femme*, qui appartiennent au monde de l'*entre-deux* ; des rêves où on se voit, où on se vit autrement.

« *Je fais des rêves où les identités de genres sont floues, changeantes, fluides en fait* » ; « *Je rêve que j'ai un pénis, que des collègues filles ou des amies ont de la barbe* ».

Les performeurs font aussi l'expérience de ce travail de l'imaginaire : « *le fait de s'intéresser à la déconstruction de genre amène des souvenirs en mémoire. C'est un effet de la pratique : il y a des choses qui surgissent du passé* ».

Ces images tombées dans l'oubli, ces sensations ténues réapparaissent et deviennent un terrain fertile, une ressource pour le présent. Ces réminiscences constituent un matériau riche en sensations, en émotions dont les DKB disposent pour élaborer leurs performances artistiques.

Selon Beatriz Preciado, le dragkinging s'inscrit dans un ensemble de « *micropolitiques de genres, de sexe et de sexualité basées sur des pratiques d'auto-expérimentations intentionnelles qui se définissent par leur capacité de résister à et de defaire la norme, de créer de nouveaux plans d'action et de subjectivation* »⁹¹. Que ce soit à l'atelier ou sur la scène du show, les DKB établissent ainsi de nouveaux repères en marge de la bicatégorisation de genre. Leurs activités révèlent qu'« *il existe d'autres possibilités, d'autres choix* » et peuvent être définies dans leur ensemble comme un *dispositif socio-artistique*, c'est-à-dire, un dispositif mettant l'art au service d'une amélioration de la condition sociale des individus. Les performances publiques sont autant de moyens de diffuser de l'information quant aux implications sociopolitiques du système de genre binaire. Il s'agit de susciter la réflexion concernant l'idéologie dominante et la coercition qu'elle exerce sur chaque individu. Il ne s'agit pas d'émettre une critique stérile mais de proposer de nouvelles perspectives: « *l'art permet de créer de nouveaux espaces immatériels où tout est possible* ».

« *Mais à quoi bon, pourrait-on se demander, 'ouvrir le champ des possibles'? Le sens de cette question paraît tellement évident aux personnes qui ont fait l'expérience de vivre comme des êtres socialement « impossibles », illisibles, irréalisables, irréels et illégitimes, qu'elles ne se la posent même pas* »⁹².

Nous sommes toujours déjà dans un langage genré de manière binaire qui non seulement défavorise les *femmes*⁹³ mais ne permet aucunement de rendre compte de l'existence de personnes transgenres ou intersexes. Penser autrement la question du genre, c'est fondamentalement construire un langage

91 Beatriz PRECIADO, *Op.cit.*, p.311.

92 Judith BUTLER, *Troubles dans le genre*, *op.cit.*, p.26.

93 Pour davantage d'information à ce sujet, voir le livre de Michèle CAUSSE, *Contre le sexage*, *op.cit.*

capable de rendre compte de la complexité d'une réalité échappant à la binarité hiérarchisante. Pour cette raison, l'asbl GPs élabore des pratiques langagières non sexistes tenant compte du contexte social et tendant à comprendre autrement les rapports de genres y agissant afin de pouvoir informer, penser et vivre différemment ces rapports. Marie-Hélène Boursier parle à ce sujet de *contre-pratiques discursives queers*⁹⁴. Il ne s'agit donc aucunement de jeux langagiers n'agissant que de façon formelle sur le discours mais bien de penser une réalité complexe que le langage binaire échoue à définir :

« *Lorsqu'il n'y a pas de mot pour dire, c'est très difficile de se rendre compte de toute l'oppression qu'engendre la vision binaire* ».

« *Genres Pluriels travaille dans l'élaboration d'une nouvelle utilisation de la langue française en créant de nouveaux termes qui tentent de dégenrer tout au moins les individuEs. Mon insistance quant au fait d'évoquer le terme "genreS" au pluriel justement quand il s'agit de l'aspect général, part d'une volonté d'affirmer et de visibiliser la pluralité des identités de genres et de se dégager de la mainmise du "singulier-masculin-tout-puissant", de l'hétéropatriarcat" et la construction hétérosexiste limitative qui marquent nos corps, nos pensées, nos paroles et nos actes. J'affirme que le masculin n'est certainement pas universel, il contribue uniquement à la perpétuation des discriminations sexistes et donc aussi des discriminations transphobes* »⁹⁵.

Il s'agit ainsi de créer une alternative à ce que Michèle Causse nomme l'*androlecte* :

« *L'androlecte qui passe pour neutre et émanant des humains en général, véhicule en fait la pensée les visions et visées d'un sexe dit fort (mâle) au détriment d'un autre dit faible (femelle)* »⁹⁶.

Et par là, de mettre fin à la *logocratie* : « *un système fondant sa domination sur le pouvoir des mots* »⁹⁷.

Le titre du show « *Atteintes aux genres publics* » renvoie à l'idée de deux types de délit reconnus par notre système judiciaire : le trouble de l'ordre public et l'atteinte aux bonnes mœurs. Cette appellation souligne la nécessité d'un changement d'optique, de parler et de penser hors du cadre du binarisme et de développer une réflexion et une expression de *genres pluriels* : « *il y a l'aspect 'sortir du cadre', donc être considéré comme délictueux (ou pathologisé, cela se recoupe souvent) et l'aspect selon lequel les normes sociales de genres nous portent atteintes, nous contraignent, réduisent à néant notre espace public. Le trouble n'est pas au sein de l'individuE stigmatiséE mais bien dans l'incapacité de la société actuelle à appliquer les principes de base des Droits Humains qu'elle dit défendre* »⁹⁸.

8. Conclusion

La conformité à la norme de genre binaire détermine notre existence au sein du système hétéronormatif. Aucune existence n'est reconnue en dehors des deux cases M ou F de la réalité administrative. Dès leur naissance, les enfants venant au monde de façon *naturellement* indéterminée (intersexuée) subissent des traitements hormonaux et chirurgicaux de normalisation binaire. Selon la même logique, une personne dont le genre n'entre pas en congruence avec son sexe d'attribution ne peut vivre que sous la détermination d'un diagnostic psychiatrique. Elle sera alors définie comme *transsexuelle* et se verra proposer comme seule solution à son *trouble* une réassignation médicale à *l'autre* sexe. Ce que l'on nomme actuellement *transsexualité* est ainsi déterminé comme *trouble de*

94 Marie Hélène BOURCIER, « Foucault et après... Théorie et politiques queers, entre contre pratiques discursives et politiques de la performativité ? », *op.cit.* n° de page inconnu.

95 Extrait du site de GPs.

96 Michèle CAUSSE, *Contre le sexage*, *op.cit.*, p. 18.

97 *Op.cit.*, p. 42.

98 Max Nisol.

l'identité sexuelle, une pathologie mentale donc, qui en tant que telle, est classifiée dans la CIM-10⁹⁹ et dans le DSM-IV-R¹⁰⁰. Ces manuels internationaux sont les références reconnues en matière de diagnostic pour la totalité des professionnels de la santé mentale.

Les droits de l'Homme tels qu'ils sont définis dans les grandes déclarations internationales ne prévoient aucune protection, et même, n'incluent aucune référence aux personnes trans'. Pour pallier cette lacune, différentes chartes et recommandations internationales ont été organisées afin de spécifier et de faire valoir ces droits¹⁰¹. Pourtant, les personnes trans' ne bénéficient nullement de tous les droits légitimement accordés à chaque citoyen. L'étude « *Etre transgenre en Belgique. Un aperçu de la situation sociale et juridique des personnes transgenres* »¹⁰² révèle, par exemple, que bien que leur niveau d'étude et de formation soit plus élevé que la moyenne de la population belge, les personnes trans' sont systématiquement discriminées sur le marché de l'emploi. Il s'agit donc d'un public exposé à un grand risque de précarisation. De plus, la stigmatisation dont ces personnes font l'objet s'accompagne d'un isolement social qui engendre états dépressifs et risque élevé de tentatives de suicide. Ainsi, la loi belge en matière de *transsexualité* ne fait pas exception « *en induisant de manière injustifiée que la transsexualité serait à considérer sous l'angle de la pathologie psychiatrique* »¹⁰³. Cette étude dénonce également la pauvreté des informations dont disposent les professionnels concernant la question trans'.

« *Dans le but de contrôler les identités de genres hors normes et de normaliser les corps et les comportements, les institutions gouvernementales disposent de mécanismes comme par exemple l'institution médico-psychiatrique. Motivé par des intérêts étatiques, religieux, économiques et politiques, ce travail sur le corps des personnes maintient et reproduit le modèle binaire qui présuppose un corps et un comportement spécifiques qui permettent de nous cataloguer comme homme ou femme. Pour légitimer la binarité de genre, il est nécessaire d'invisibiliser et de pathologiser toutes les autres variations de corps genrés existantes.* »¹⁰⁴.

En raison de l'omniprésence de cette *pensée straight*, selon l'expression de Monique Wittig, il est extrêmement difficile de penser la réalité trans' autrement que dans le cadre de la normalisation binaire, spécifiquement pour les médecins, psychiatres et psychologues formés à identifier des *pathologies* et à établir des *diagnostics*. En effet, la capacité de percevoir cette réalité discriminante est occultée par la force de son intégration, tant dans le discours commun que dans le langage scientifique qui perpétue la *pensée de la différence des sexes*¹⁰⁵. Contre cet état de fait, l'asbl GPS travaille au développement d'une vision *dépathologisée* et *dépathologisante* des questions de genres. Pour tout unE chacunE, il s'agit de déconstruire ce que l'on *sait de toujours*¹⁰⁶, d'initier une démarche

99CIM-10 : Classification internationale des maladies de l'OMS (organisation mondiale de la santé).

100 DSM : Manuel diagnostique et statistique des maladies mentales de l'APA (association américaine de psychiatrie).

101 Voir les Principes de Yogyakarta sur le site www.yogyakartaprinciples.org/, ainsi que la « *Conférence de la Déclaration des droits des trans* » : http://www.genrespluriels.be/spip.php?page=article&id_article=315 et la *Charte internationale des Droits des Genres* : <http://www.genrespluriels.be/Charte-Internationale-des-Droits>.

102 Pour télécharger ce document : <http://www.genrespluriels.be/Etre-transgenre-en-Belgique>

103 Caroline SIMON, *La normalisation de la sexualité au travers de la loi relative à la transsexualité : un nouveau défi pour le Droit des personnes*, Contribution dans le cadre du colloque « Comment l'Etat fait-il notre lit ? », Université Libre de Bruxelles, 25 et 26 mars 2010.

104 Extrait d'un texte issu du Réseau International pour la dépathologisation trans.

105 *Op.cit.*

106 En effet, « apprendre le genre revient à être peu à peu pris dans un 'régime de vérité', partagé par la majorité des adultes des pays occidentaux, qui implique une certaine manière de tracer les frontières entre 'sexe', 'genre' et 'sexualité' et au niveau subjectif, un certain 'sens' du genre : un être 'correctement' socialisé dans un pays occidental au début du 21^{ème} siècle 'saura' ainsi qu'il n'y a que deux sexes, qu'on ne peut pas 'vraiment' en changer, qu'on peut être homosexuel et 'pourtant' masculin, qu'un homme efféminé n'est 'pas la même chose' »

de dépsychologisation du genre¹⁰⁷.

Grâce à l'organisation d'entretiens psychologiques ainsi que d'une permanence mensuelle, l'asbl permet l'élaboration de moyens de penser et de vivre autrement les liens existants entre le sexe, le genre et l'orientation sexuelle. Ainsi, les personnes trans' ont la possibilité de prendre de la distance, voire de contester le diagnostic psychiatrique et même, le système normalisant dans son ensemble. S'établit ainsi la possibilité de se définir, non plus comme *transsexuel*, c'est-à-dire, comme malade, mais bien comme transgenre, c'est-à-dire, en tant que personne saine, mais ne souhaitant pas nécessairement être réassignée médicalement à l'une ou l'autre des catégories majoritaires.

GPs propose également une formation destinée aux professionnels de la santé et de la santé mentale¹⁰⁸, et travaille à la constitution d'un réseau de médecins désirant s'informer et offrir aux personnes trans' une alternative aux protocoles psychiatriques de normalisation binaire imposés dans les cliniques de genre belges. La diffusion d'une information claire allant dans le sens de la dépathologisation est d'une importance capitale puisque c'est cette pathologisation même qui est à l'origine de la discrimination systématique subie par les personnes trans'.

Au-delà d'une dénonciation de la discrimination spécifique des personnes trans', l'asbl est étroitement liée au projet développé par les DKB. Un projet éminemment pratique dont les enjeux complexes englobent indifféremment l'individuel et le politique. Encore peu connu du grand public, le dragkinging, est à la fois « *dispositif collectif de reprogrammation du genre, laboratoire politique et espace public* »¹⁰⁹. La transformation de l'apparence physique et l'exploration des *masculinités* permet une déconstruction progressive des représentations associées à la *masculinité* et à la *féminité* ce qui rend possible une réflexion nouvelle concernant les définitions du normal et du pathologique.

Les DKB, en tant que dispositif phare de GPs, permettent ainsi l'élaboration d'une alternative généralisée à l'hétéronormativité et la création nouveaux repères non sexiste, dans une optique d'émancipation individuelle et collective. Beatriz Preciado parle a ce sujet de la démarche drag king comme d'« *une authentique thérapie politique, faisant partie d'un ensemble de technique de reprogrammation et de soin psychopolitique que nous pourrions appeler queeranalyse* »¹¹⁰. La *queeranalyse* se définit comme « *une pratique qui, au-delà d'envisager la dissidence de genre comme sous le prisme de la pathologie psychologique, comprendrait la normalisation et ses effets comme des pathologies politiques* »¹¹¹.

Par l'expérimentation, l'atelier offre aux participantEs la possibilité de s'autodéterminer, de développer une *puissance d'agir*¹¹² en termes d'identité de genre. Le show constitue quant à lui la mise en acte d'une résistance collective. Il s'agit de mettre en scène les effets délétères du binarisme de genre, de présenter à la sphère publique la possibilité de transgresser ce binarisme dans l'optique d'améliorer les conditions de vie de chacunE. En transmettant aux spectateurs qu'ils ont *le pouvoir de résister au pouvoir*¹¹³, les performeurs DKB affirment leur *capacité d'agir en politique*¹¹⁴.

Le dragkinging est un moyen de déconstruire le genre binaire en même temps que de construire la possibilité d'une pluralité de genres. En repensant la question des identités de genres, les DKB

qu'une femme, mais qu'en même temps, une femme très masculine est ' peut être lesbienne ». Laure BERENI & al., *Introduction aux Gender Studies.op.cit.*, p. 77

107 Beatriz PRECIADO, *op.cit.*

108 Atelier « Au-delà des catégories binaires : la diversité des genres et des sexes ».

109 Beatriz PRECIADO, *op.cit.*, p.312.

110 Beatriz PRECIADO, *op.cit.p.*, 323.

111 Beatriz PRECIADO, *op.cit.p.*,325.

112 Judith BUTLER, *Trouble dans le genre, op.cit.*

113 *Op.cit.*

114 *Op.cit.*

s'adressent donc à *chacunE*. La normativité binaire rendue visible par les personnes trans' s'applique donc à toute personne cisgenre¹¹⁵. Nous sommes tous les produits d'un même système idéologique fondé sur la différenciation naturalisante et hiérarchisante des genres. Les DKB nous mènent à « *comprendre que le champ sédimenté et réifié de la 'réalité' de genre pourrait être construit autrement et, sans doute, moins violemment* »¹¹⁶.

115Le terme *cisgenre* désigne « une personne dont le genre coïncide (grosso modo) avec son sexe. Par exemple une personne possédant un corps femelle et se sentant femme. Bref, les gens (soi-disant) normaux que nous connaissons tous... ». *Etre transgenre en Belgique, op.Cit.*, p. 29.

116Judith Butler, *Troubles dans le genre*, p. 46.

Bibliographie

- Laure BERENI, Sébastien CHAUVIN, Alexandre JAUNAIT, Anne REVILLARD, *Introduction aux Gender Studies. Manuel des études sur le genre*, Bruxelles, De Boeck, Collection « Ouvertures politiques », 2008.
- Judith BUTLER, *Trouble dans le genre : Le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, La Découverte, 2005-2006.
- Judith BUTLER, *Défaire le genre*, Paris, Editions Amsterdam
- [Kate BORNSTEIN, Gender Outlaw: On Men, Women, and the Rest of Us](#) - New York, Routledge, 1994
- Michèle CAUSSE, *Contre le sexage*, Paris, Balland, 2000.
- Christine DELPHY, *L'ennemi principal 2, Penser le genre*, Paris, Syllepse, Collection « Nouvelles questions féministes », 2009.
- Virginie DESPENTES, *King Kong Théorie*, Paris, Grasset & Fasquelle, 2006.
- Elsa DORLIN, *Sexe, genre et sexualités*, Paris, Presses Universitaires de France, 2008.
- Roland DORON, Françoise PAROT, *Dictionnaire de psychologie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1991.
- Erving GOFFMAN, *L'arrangement des sexes*, Paris, La Dispute, Série « Le genre du monde », 2002.
- Judith HALBERSTAM, *Female Masculinity*, Durham-Londres, Duke University Press, 1998.
- Judith « Jack » HALBERSTAM, Del Lagrace VOLCANO, *The drag king book*, Londres-New York, Serpent's Tail, 1999.
- Max NISOL, « *Les mouvements queers : les suites logiques aux lesbianismes* », Chroniques féministes, n°103-104, Juillet/Décembre 2009.
- Julien PICQUART, *Ni homme ni femme. Enquête sur l'intersexuation*, Paris, La Musardine, 2009.
- Beatriz PRECIADO, *Testo Junkie. Sexe, drogue et biopolitique*, Grasset & Fasaquelle, 2008.
- Caroline SIMON, *La normalisation de la sexualité au travers de la loi relative à la transsexualité : un nouveau défi pour le Droit des personnes*, Contribution dans le cadre du colloque « Comment l'Etat fait-il notre lit ? », Université Libre de Bruxelles, 25 et 26 mars 2010.
- Valérie SOLANAS, *Scum Manifesto. Association pour tailler les hommes en pièces*, Mille et Une Nuits, 2005.
- Monique WITTIG, *La pensée Straight*, Paris, Editions Amsterdam, 2007.
- Etude, brochures/fanzines (disponibles sur Internet)
- Etude réalisée par l'Institut pour l'égalité des femmes et des hommes. *Etre transgenre en Belgique*.

Un aperçu de la situation sociale et juridique des personnes transgenres, 2009.

Brochure réalisé par l'asbl Le monde selon les femmes : *Les masculinités dévoilées, une première approche*.

Brochure réalisée par l'asbl Magenta : *Charte Magenta sur l'Analyse de Genre*.

Marie Hélène BOURCIER, « Foucault et après... Théorie et politiques queers, entre contre pratiques discursives et politiques de la performativité ? », dans Daniel Welzer-Lang, *Nouvelles approches des hommes et du masculin* », Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, Collection Féminin & Masculin, 2000, pp. 171-186.

Marie-Hélène BOURCIER, « Q comme Queer », 1999.
Diffusé par les Editions des ZenrtavéEs, Dijon, 2003.

Leslie FEINBERG, « *Nous sommes touTEs en devenir* ».

Elena GIANINI BELOTTI, « Jeux, jouets et littérature enfantine, l'influence des conditionnements sociaux sur la formation du rôle féminin dans la petite enfance », dans *Du côté des petites filles*, Editions Des Femmes, 1973.

Colette GUILLAUMIN, « Le corps construit » dans *Sexe, race et Pratique du pouvoir. L'idée de Nature*, Paris, Côté-femmes, Collection Recherches, 1992.
Diffusé par les Editions Turbulentes, Dijon.

Jonathan NED KATZ, extraits du livre *L'invention de l'hétérosexualité*, Paris, Editions Epel, 2000.
Diffusé par les Editions des ZentravéEs, Dijon.

Béatriz PRECIADO, *Multitudes queer. Notes pour une politique des « anormaux »*.

Alice SCHWARZER, « Comment des êtres humains ont été métamorphosés en hommes et en femmes » et « Ce qu'il y a de politique dans la contrainte à l'hétérosexualité » dans *La petite différence et ses grandes conséquences*, 1977, Editions Des Femmes.
Diffusé par les Editions Turbulentes, Dijon.

Auteur inconnu, « Le sexisme psychanalytant », extrait du livre *Le sexisme ordinaire*, Editions du Seuil, Collection Libres à elles, 1979, pp52-66 & 72-83.

Auteur inconnu : *Pour en finir avec le genre*, série *Et que crève le patriarcat*, Tome 3, Lyon.

Mutants at work, n°4 du fanzine Caca-Rose, un zine de transpédégouines féministes libertaires, Juin 2006.

Ton corps est un champ de bataille, Lyon, Editions Macolère.

Reportage

Les Drag Kings de Bruxelles. Un film anthropologiste féministe queer, réalisé par Gabrielle VANDEPORTAELE & Géraldine JONCKERS.

Annexes

Chronique féministe n°103/104

Les mouvements queers : les suites logiques aux lesbianismes

Max Nisol de Genres Pluriels ASBL

Max Nisol est un des membres fondateurs de Genres Pluriels ASBL www.genrespluriels.be
Psychologue et militant genres fluides (transgenre) et féministe.

Es-tu une fille ou un garçon ? Es-tu gay, lesbienne, bi ou hétéro ? Combien de fois dois-je me classifier, me cataloguer, me restreindre au cours de ma vie ?

Est-ce un prénom dit « féminin » ou « masculin » dans une culture donnée, une langue spécifique, une temporalité déterminée fait automatiquement de moi un·e femme ou un·e homme ? Des poils, des ovaires, des testicules, un vagin, un pénis ? Vues de corps humains morcelés, découpés au scalpel !

Je ne veux pas rentrer dans des classifications qui n'ont engendrés que des discriminations sexistes, lesbophobes, homophobes et transphobes. « JE », c'est moi seul·e, pas une donnée sociale, médicale, linguistique normativante !

Je suis queer¹¹⁷, terme anglais du retournement de l'insulte pour tout être humain qui sort de la binarité de genre_ (sans « s ») imposée par l'hétérosexisme¹¹⁸. Je pourrais même rajouter que je suis transqueer ou genre fluide¹¹⁹ car je ne suis pris ni dans le commerce de la domination masculine ni dans celui de la nomination même des 2 classes normées.

Ma vision queer prend sa source dans certaines revendications féministes et lesbiennes car elles analysent les relations humaines en termes de classes genrées et sexisées c'est-à-dire qu'une partie de l'humanité est discriminée, insultée, infériorisée selon certains critères pseudo naturels.

L'importance démesurée accordée à l'absence ou à l'existence d'organes précis au sein d'un corps humain passe sous silence que la majorité de notre constitution d'être humain possède plus de ressemblances que de différences. De ces données pseudos naturelles, la société hétérosexiste en a déduit des qualités sociales, intellectuelles soit infériorisantes soit supériorisantes.

Les histoires du volume de la boîte crânienne pour déterminer l'intelligence peuvent nous faire sourire actuellement. Pourtant, c'est le même processus discriminatoire final quand certains « scientifiques » s'évertuent à chercher le gène de « l'homosexualité » ou de la « transsexualité ». Fausse piste, perte de temps, faux débats, tous gouvernés par la recherche de la différence,

117 Queer : **Queer** est, à la base, un mot anglais signifiant « étrange », « peu commun », souvent utilisé comme insulte envers des individus [gays](#), [lesbiennes](#), [transsexuels](#)... Par ironie et provocation, il fut récupéré et revendiqué par des militants et intellectuels [gays](#), [transsexuels](#), [bisexuels](#), adeptes du [BDSM](#), [fétichistes](#), [travestis](#) et [transgenres](#) à partir des [années 1980](#), selon le même phénomène d'appropriation du stigmate que lors de la création du mot [négritude](#).

118 Hétérosexisme : L'**Hétérosexisme** dénote à la fois la supposition voulant que tous les gens soient [hétérosexuels](#) et la [croyance](#) que les personnes hétérosexuelles sont par leur nature supérieures aux personnes [homosexuelles](#) et [bisexuelles](#). L'hétérosexisme indique aussi la [discrimination](#) et les [préjugés](#) qui favorisent les personnes hétérosexuelles. En tant que tendance à l'égard des personnes hétérosexuelles et à l'hétérosexualité, l'hétérosexisme se trouve « implanté dans et particulier aux importantes institutions sociales, culturelles et économiques de notre société. »

119 Genre fluide : Les genreS fluideS sont l'expression d'un continuum des genreS le long duquel les personnes sont libres d'évoluer vers un point de confort personnel. Cette zone de confort ne dépend ni du sexe dit biologique (génétique et constitution des organes de reproduction) ni des orientations sexuelles. LeS genreS non binaires/ genreS fluideS sont à distinguer, encore à l'heure actuelle, des orientations sexuelles. En effet, un amalgame obligatoire entre le sexe biologique (sexe chromosomique / les organes génitaux) et une identité de genre imposée par « le sexe » est encore très vivace dans la société tant au niveau législatif, médical, administratif que culturel.

condition intrinsèque aux discriminations ultérieures.

Je suis queer (et toutes ces variantes) car je suis un être humain et le fait d'avoir un utérus, des testicules ou de les avoir enlevés, d'avoir placé des implants mammaires ou d'avoir effectué une « torsoplastie¹²⁰ » ne change rien à mon humanité !

Je ne veux pas que mes droits sociaux et légaux dépendent d'un « F » ou d'un « M » sur ma carte d'identité. Je ne veux plus qu'un bébé soit mutilé à la naissance car la société ne parvient pas à le faire rentrer dans une des deux seules cases prévues à la normalisation binaire¹²¹. Je veux pouvoir modifier une partie de mon corps afin d'arriver à mon point de confort personnel sans être psychiatrisé·e ni stérilisé·e de force par l'ingérence de la loi¹²².

Classifier les personnes en pédés, lesbiennes, bi, hétéros, hommes, femmes, transgenres, cisgenres¹²³, intersexes, etc. ne sert qu'à envahir notre esprit d'un brouillard épais à des fins de contrôles sociaux, économiques et intellectuels.

Les êtres humains sont multiples et leurs genreS¹²⁴ (avec « s ») le sont également. S'arrêter à 2 catégories F/M est non seulement une aberration scientifique mais également une extermination de la pluralité et de la diversité humaine.

Je ne veux pas être classé·e, normé·e, étiqueté·e !
Ni hommes, ni femmes : HUMAINS !

LIVRES RECOMMANDÉS

Les livres recommandés sont sur le site de Genres Pluriels (www.genrespluriels.be) : [bibliothèque](#)
La liste n'est absolument pas exhaustive.

120Torsoplastie : est la construction d'un torse plat. Appellation positive qui n'enlève rien contrairement à « mammectomie ».

121[normalisation binaire](#) : Le genre binaire est dans la société l'expression de l'identité sexuelle et celle-ci doit se montrer en accord avec les attentes de la société, tout comme l'expression des autres comportements. Si une personne contredit les normes sociales, des sanctions qui amèneront la souffrance sont possibles. Les êtres humains auraient cette habitude bien ancrée de faire des généralisations et de créer des stéréotypes. Le genre binaire masculin/féminin est un de ces stéréotypes et deviendrait une prophétie qui s'accomplit à coup sûr, imposé dès notre enfance comme faisant partie intégrante de notre nature

122Voir « Loi sur la transsexualité » : voir sur www.genrespluriels.be : [les revendications de GPs](#)

123[Cisgenres](#) : Personne dont le genre est relativement en adéquation avec le rôle social attendu en fonction du sexe.
Exemple : dans la culture occidentale, une personne possédant un corps femelle et se vivant comme une femme

124[Genres](#) : Identité sexuée psycho-sociale. Rôle social, par exemple masculin ou féminin, et identification à la classe d'individus qui jouent ce rôle. Le genre résulte de stéréotypes culturels qui définissent les comportements masculins et féminins. Le genre n'est pas nécessairement congruent au sexe : une personne mâle peut très bien s'identifier au rôle féminin et être ainsi de genre féminin. Les genres « homme » ou « femme » ne sont que des conventions culturelles très réductrices pour étiqueter un ensemble complexe de traits de personnalité. Chaque être humain a en lui, à la fois, des traits de personnalité jugés féminins et des traits jugés masculins. Il existe donc plus de deux genres dans l'humanité. En outre, le genre est auto-déclaratif : seule la personne concernée peut se déclarer, par exemple, homme ou femme (*GPs : ou autres, ou ne voulant pas se classer dans une case*).